

Traduction de "Leonardo et Canila,"
roman extrait de "El viage entrete-
nido," par Augustin de Rojas Villandrado.

by

Ethel Vaughan
A. B. Wellesley College, 1904

Submitted to the

Department of Romance Languages and Literatures

and the

Faculty of the Graduate School of the University of Kansas in
partial fulfillment of the requirements for the degree of

Master of Arts

Approved by:

E. Gallos.

May 26, 1923

Head or Chairman of Department

INTRODUCTION

Une étude, même peu approfondie de la littérature française au dix-septième siècle, montre qu'elle doit beaucoup à l'Espagne. Tous les genres imaginatifs ont ressenti, plus ou moins, cette influence. Le succès de la "Diana," roman pastoral de Montemayor, fut prodigieux, non seulement en Espagne, mais encore au delà des Pyrénées. Avant 1613, elle fut réimprimée six fois à Paris.

"Les esprit. habitués aux délicatesses de la pastorale italienne retrouvent ici le même idéal, les mêmes ardeurs, les mêmes tableaux d'une vie innocente et paisible, mais avec quelque chose de plus romanesque et de plus viril." ("La Pastorale dramatique en France," Jules Marsan, page 161.)

C'est dans ce roman pastoral qu'Honoré d'Urfé trouva de précieuses ressources pour son "Astrée," oeuvre qui devait dominer pendant de longues années le roman français et qui fit passer en France l'amour respectueux, grave et sincère des héros de Montemayor. Mais dans l'oeuvre espagnole, l'amour supprimait toute psychologie chez les héros, qui étaient réduits à de perpétuelles lamentations. L'oeuvre française marque un progrès énorme au point de vue psychologique. Elle est plus française, plus humaine.

Comme la "Diana" avait rencontré partout des imitateurs, l'"Astrée" ne manqua pas d'avoir les siens. En France, elle ne tarda pas non plus à faire naître des détracteurs et des railleurs, tels que Scirel, avec son

"Berger extravagant," et Scarron, avec son "Roman comique." Les descriptions burlesques de la vie d'une troupe de comédiens ambulants que nous donne Scarron, ont peut-être eu leur germe dans "El viage entretenido" d'Agustín de Rojas, publié à Madrid en 1603. L'auteur, lui-même acteur, fait le récit des pérégrinations d'une compagnie d'acteurs espagnols. Pour égayer le chemin entre les grandes villes où ils doivent représenter leurs comédies, les membres de la troupe et surtout Rojas, racontent divers incidents de leur vie accidentée, ou répètent les bizarres prologues qui précèdent les représentations. Parmi les récits de Rojas se trouve un roman.

Cette petite oeuvre, écrite peu de temps avant l'"Astrée," est un intéressant exemple du développement du roman en Espagne. Comme le roman pastoral de Montemayor et de ses imitateurs, il est en prose et en vers. Dans un paysage beau comme celui du Forez, mais non plus vague comme celui de la "Diana," l'idylle de Leonardo et de Camila, deux amoureux de haut lignage, se déroule à l'ombre de hauts lauriers, sur les rives du Sil et du Minho. Là ne se bornent pas ses indications précises, il nous fait visiter la Corogne, "honra de la noble y leal Galicia," et ses "fuertes de San Anton y de San Marta;" et c'est en France, à Pontivy, en Bretagne, qu'il place le début et la dernière scène de "Leonardo et Camila."

Quoique chez Rojas, les paysages soient moins traditionnels, les personnages le sont autant. Pareil aux héros

des "Amadis" et de la "Diana," Leonardo nous raconte son origine, fier de "l'ancienneté de sa maison et lignage." Comme eux, il se livre à de perpétuelles lamentations, il veut rester mélancolique, même sans raison de l'être. Comme Belisa du roman de Montemayor, qui dit: "Que pensez-vous qui fasse croître l'herbe verte de ceste isle et accroître les caues qui l'environnent sinon mes larmes?", il gémit: "los arroyos y rios desta vega han salido de madre con mis lagrimas, y los arboles y plantas han crecido con las continuas lluvias de mis ojos."

Autre "Beau Ténébreux," il voue à sa "divine Camila" un amour profond et humble, d'une extrême élégance. Et cet amour naît de la façon la plus subite: "la première fois que je la vis, je puis te dire en vérité que les ailes de mon coeur affligé s'arrêtèrent, privées de leur fonction par l'émoi d'avoir devant les yeux une beauté si divine et si souveraine."

La "divine Camila," malgré "sa modestie virginale" et son "angélique pudeur", a souvent des audaces qui nous étonnent, lorsque par exemple, le jour de la première visite de Leonardo, elle se permet de le suivre dans les bois et de l'interrompre au beau milieu d'une complainte amoureuse pour lui demander le nom de la dame qui cause ses soucis.

Dans leur idylle monotone, il n'y a de complications que celles que fabriquent les amoureux eux-mêmes. Des jalousies sans fond, des craintes exagérées sont l'occasion de nouvelles plaintes. Ces lamentations tiennent lieu des manifestations d'une psychologie plus compliquée qui anime l'action des romans d'une époque ultérieure.

Tout comme Montemayor, Rojas se soucie peu de la vie

des champs. Ses amoureux de haut rang ne revêtent pas le costume pastoral et se contentent de célébrer les joies de la vie champêtre dans un long poème à la solitude et surtout dans un poème pastoral où, à la prière de Camila, Leonardo, capitaine et gouverneur, personnifie le berger, et dans ce dernier poème, il introduit des détails réalistes qui furent étrangement avec les généralités fades du roman pastoral. Au lieu des mets délicieux mais anonymes dont, comme les bergers de la "Diana," Leonardo se nourrit à d'autres moments, il parle ici avec enthousiasme de jambon frit, de rayons de miel et de beurre savoureux.

Quoiqu'il ne prenne pas la houlette, il sait apprécier la vie des champs, les travaux de la terre et les plaisirs rustiques. Si le roman chevaleresque ne s'est pas complètement transformé en roman pastoral, il en a subi l'influence.

L'étroite parenté qu'il y a entre "Leonardo et Camila" et les pastorales de l'époque, se trahit par la monotonie du style et le pédantisme. Des phrases interminables pleines d'allusions au "grand seigneur de Délos," aux "cheveux d'or d'Apollon," à Cérès, à Hercule, à Momus, à Adonis, à Narcisse, à bien d'autres encore, prouvent combien Rojas était de son temps.

Les pastorales de cette époque ne tiennent une place importante dans la littérature européenne. C'est par elles que le "culte des dames" du roman chevaleresque s'est humanisé, s'est introduit peu à peu dans les romans de mœurs

et s'est fait enfin partie intégrante de la psychologie morale de l'Europe.

Le roman de "Leonardo et Camila," écrit en 1603, au zénith de la popularité de la pastorale, est intéressant comme oeuvre de transition entre le roman chevaleresque et le roman pastoral. Offrant des traits caractéristiques des deux genres, il a en outre un charme à lui qui ébaume comme le parfum d'une rose flétrie.

"El viage entretenido" d'Agustin de Rojas, d'où est détachée l'histoire de "Leonardo et Camila" est de grand prix pour celui qui s'intéresse à l'histoire populaire de l'Espagne à la fin du siècle d'or. Rempli qu'il est de descriptions des coutumes et de la vie aventureuse d'un comédien ambulante, et écrit dans un espagnol vif et spirituel, il mérite d'être plus connu. Selon Don Manuel Cañete, dans l'introduction de l'édition de 1901 de "El Viage," c'est une "obra de que muchos hablan, pero que pocos han leído y que aun menos han estudiado." Si ceci est vrai pour l'Espagne, combien davantage ce doit l'être pour la France, où il n'existe pas de traduction connue de cette oeuvre capitale, prototype du "Roman comique" de Scarron.

Pour cette raison, il a paru utile de mettre cette oeuvre à la portée de ceux qui pourraient ne pas lire avec facilité un espagnol déjà vieilli. Le traducteur s'est astreint à reproduire avec fidélité non seulement les idées mais encore les tournures de l'original. Parmi les diverses interprétations qui parfois se présentaient à l'esprit, il n'est ^{pas} sûr d'avoir toujours

choisi la meilleure. Il admet qu'il reste des points obscurs, et s'il n'a pas cru devoir les indiquer, c'est qu'il se propose d'y revenir dans un travail de plus longue haleine.

Les faits de la vie d'Agustín de Rojas Villandrado se trouvent semés au hasard dans "El viage entretenido."

Il est né vers 1577, à Madrid, fils de Diego de Villadiego, percepteur du roi, et de Luisa de Rojas. Comme il le dit dans un de ces prologues :

"Bienes me dieron mis padres,
buenas costumbres y letras,
y yo llogue a la farsa."

Mais avant de parvenir à la farce, il passa par diverses vicissitudes. Dès l'âge de quatorze ans, il se fit soldat et suivit pendant sept ans la carrière des armes en Espagne et en France. Après avoir passé quelque temps en Bretagne, et avoir été prisonnier de guerre à la Rochelle, il se fit corsaire contre les vaisseaux de l'Angleterre. De retour à Madrid, il devint comédien, jouant dans toutes les grandes villes de l'Espagne aussi bien que dans les villages. C'est pour ces représentations qu'il composa les "loas" (prologues) qu'il a réunies dans "El viage entretenido." En outre, il écrivit une comédie, "El natural desdichado," et un livre plus sérieux, "El buen republico," publié en 1611. (1) On ne sait rien de sa vie après cette date.

(1) Il a été impossible au traducteur de vérifier l'assertion de Ferolo que Rojas a écrit aussi "El caballero determinado."

TRADUCTION DE
LEOPARDO ET CAMILA
ROMAN EXTRAIT
DE
EL VIAGE ENTRETENIDO
PAR
AGUSTIN DE ROGAS VILLANDRADO

(Dans la petite troupe de comédiens ambulants dont les pérégrinations font le sujet de "El viage entretenido," se trouvent Rios, auteur des comédies représentées, Ramirez, Solano et Rojas, auteur des prologues. Dès le départ de la troupe de Madrid, Rojas promet à ses compagnons de leur narrer un jour, quand il faudra faire un long trajet, une belle histoire, que lui a racontée en Bretagne un de ses compagnons d'armes, le capitaine Leonardo. C'est l'histoire des amours de celui-ci, et elle est aussi véridique que romanesque, d'après les assurances de Rojas. Cette occasion ne se présente pas de si tôt, et l'histoire est si longue qu'il est impossible de l'achever d'un seul trait. En effet, Rojas la répartit en trois chapitres, dont le premier se trouve dans le livre deuxième (page 524) de "El viage entretenido," quand la troupe est en route pour Tolède, le deuxième dans le livre suivant (page 554), pendant le voyage à Ségovie, et le troisième au commencement du quatrième ou dernier livre (page 573), immédiatement après le départ de Valladolid, quand elle est en route pour Burgos. Malgré sa longueur, l'histoire reste inachevée, et Rojas nous en promet la suite dans un autre livre que toutefois il n'a apparemment jamais écrit.)

CHAPITRE PREMIER

A peine la belle Aurore, accompagnée de la douce harmonie des sonores oiseaux, distillait-elle de copieuses larmes, commençant sa lamentation accoutumée pour le triste mort de son fils Memnon, qui perdit la vie aux mains de ce Grec, valeureux capitaine, que dans le village de Pontivy en Bretagne le capitaine Leonardo, car ainsi s'appelait ce mien am., et moi, nous nous dirigeâmes en nous promenant vers un fort qui est dans le même endroit, et poussant du fond du coeur un profond soupir, et me racontant sa peine, il me dit: Tu dois savoir, cher ami, que mes malheurs, car j'en ai en abondance, me conduisirent il y a trois ans en Galice, avec une charge plus grande que mes mérites, et quittant un jour les rives du Sil et ses vallons paisibles et délicieux, peuplés de châtaigniers fructifères et de mille autres espèces d'arbres, chargés de doux fruits, aliment naturel des rustiques montagnards de ces régions, sur un cheval morose, avec plus de vitesse que ne demandait mon amoureuse passion, je me mis à cheminer à travers les spacieux champs de la terre de Viana, et mes tristes soupirs ne me donnant pas l'occasion de dire adieu à ces paisibles rives de l'antique Sil, sans que d'abord je contemplasse l'ancienne gloire que j'y avais reçue, retenant un peu la rêne flottante de mon cheval fatigué, tournant le visage vers les eaux cristallines, je commençai à dire; Hélas! Eaux douces et pures, qui accompagnées du torrent de

mes yeux, pressez vos flots au delà de leur cours accoutumé! arrêtez-vous un peu, car vous êtes témoins de ma gloire, et aidez-moi à alléger et à soulager ma peine. Souvenez-vous de ce jour bienheureux et fortuné, commencement de mon repos et cause de tout mon mal, où j'obtins la faveur de voir la divine beauté de ma chère Camila, ou pour mieux dire, de me rappeler cette ancienne gloire, afin que, la tenant présente aux yeux du coeur, j'aperçoive la raison que j'ai de pleurer et de regretter le malheureux sort de ma fortune ennemie.

Hélas! temps avare! ce sont là les châtaigniers hauts et (1) arrondis où je la vis et la contemplai la première fois, et voyant sa rare beauté, mes yeux perdirent leur vue et mon coeur sa liberté. C'est là la fontaine d'albâtre où pour la première fois je lui parlai, la trouvant seule, et comme la solitude servait de bouclier et de rempart à mes propos libérés, je lui découvris ma passion avec plus de courage *que je n'en croyais posséder.* Sur ce frêne élevé, je sculptai les premiers signes et marques de mes premières faveurs.

Voilà les doux prés où, joyeux, nous allions nous promener, à l'abri des revers et des changements de la fortune, et c'est là le premier jour, fléau de mon âme, bourreau de ma patience, commencement de mon exil, J'allois dire davantage, si le furieux débordement de soupirs et de sanglots, mêlés de larmes que mes yeux versaient comme des sources, n'avaient noyé et arrêté mes amoureuses plaintes; mais me ravissant un peu,

(1) Erreur d'impression? avocados pour acocados.

considérant la compagnie que me tenaient la sonore musique des oiseaux et le silence des autres créatures, tirant une cithare d'un étui orné de ciselures de métal qui la contenait, pendue à l'arçon, et faite d'un genévrier odorant, couvert d'épais filets d'or, de marbre, et d'ébène, l'accordant à mes peines et à mes soupirs, je commençai, après un court intervalle, regardant les eaux rapides du Sil, à chanter de cette façon (et les vers que je chantais me plurent tant que les je retins tous, de propos délibéré):

Dans cette douce vallée,--que le Sil baigne de ses eaux rapides,--coulant si calme---jusqu'aux extrêmes limites de l'Espagne,---contemplant son courant,---je chante ma mort et je pleure mon absente.

Camila, je souffre cet exil par mon avare étoile,--- j'offre ma propre vie---à qui pourra vivre peu sans elle,---et si peut-être je vis---puissé-je m'oublier si je t'oublie.

Je te présente le navire---de mon coeur, et si la mer de l'absence le brise---au milieu de mon tourment,--- je ne craindrai pas sa bourrasque frivole,---car il n'y a ni fureur ni enchantement--qui abatte une âme qui a souffert tant.

Et si dans mon navire je pouvais,---. Camila adorée, te libérer,---je t'embarquerais---sur la mer de mes yeux, pour te libérer,---mon coeur étant le navire,---pour que ne se noyât pas ma dame.

J'en étais à ce point, quand un de mes serviteurs, nommé Sergeste, me prenant le bras, me dit: Seigneur, il viendra des gens, et ta couardise et ta faiblesse d'âme seront remarquées, par ceux qui voyagent par ce chemin fréquenté. Hélas! mon cher et loyal serviteur, lui dis-je, tu as raison, pardonne à mon inadvertance, car l'excès de mes peines me faisait tomber en faute

danz cette dernière crise et cet adieu final et remettant la cithare à sa place, je repris mon voyage, disant: adieu, ô pays; adieu, ciel où se trouve toute ma gloire; adieu, paradis et demeure de mes délices; adieu, car je ne compte plus vous voir, puisque la favorable fortune qui s'enfuit de moi, me prive éternellement de ta compagnie! Je dis et nous continuâmes par ces spacieux champs de la vallée de Viana, où l'on voit à merveille l'abondance des blés rouges et des grains que la déesse Cérès fut cause qu'il y eût sur la terre. Et passant par le petit village du Pereyro, chef-lieu de cette seigneurie qui montre, dans ses antiques ruines, la grandeur et la majesté qu'elle possédait autrefois, et me trouvant de l'autre côté d'une petite rivière qui arrose et fertilise ces vallons, nous entrâmes par les confins larges, riches et spacieux de la noble ville d'Orense, la plupart desquels étaient couverts de fertiles vignes, pleines de leurs fruits abondants, çà et là de magnifiques jardins, ornés de nombreuses fleurs, produites par la nature, car il y a peu besoin d'art dans cette région, où le merveilleux agencement de la nature sait vaincre et surpasser tout autre effort. Dans les sentiers, les chemins et les carrefours, il y avait de merveilleux treillages, où le chèvrefeuille enlaçait d'amoureux liens le jasmin et le rosier, et le sol, nuancé d'exquises jonquilles, de thym et d'autres fleurs odorantes, donnait et produisait les plus doux

parfums. Là dans cet endroit, fait exprès pour les contem-
platifs, j'aurais voulu, ami Rojas, m'arrêter à contempler
la solitude et la tristesse de mon âme, si l'excessif bruit
des gens qui allaient et venaient ne m'eût forcé à continuer
mon chemin. Et devant entrer dans la ville, je dis à mon
fidèle serviteur: à présent nous arrivons à l'endroit où
demeure cette bergère, jalouse et courtoise, qui me poursuit
tant de ses vains soupirs. Et puisque j'ai dû diriger mon
voyage par ici, prends garde de dissimuler nom nom et ma
personne, si toutefois mes propres malheurs ne me découvrent
pas. A peine eus-je achevé de dire ceci, que je trouvai
à mon côté un vieil écuyer, qui, avec douce gravité, me
dit: Seigneur cavalier, une dame qui demeure tout près
de cette porte, et qui s'appelle Leonida, vous offre sa
maison et son service, vous priant de vouloir bien y faire
une sieste, car l'extrême chaleur de midi ne vous permet
pas d'aller plus avant, jusqu'à ce que le soleil s'absente
de notre hémisphère. Déjà je m'étonnais, dis-je en me
tournant vers Sergeste, que ma cruelle étoile me permît, je
ne dis pas de me reposer, mais d'échapper un peu de temps à
sa rigueur: allez, seigneur, dis-je à l'écuyer, et dites
à cette dame que je m'acquitte à l'instant de ce qu'elle
me commande, car en la servant et en lui obéissant, je
gagne et je reçois si grand avantage. Et cheminant derriè-
re lui, à quelques pas de la porte par où nous étions entrés
dans la ville, nous nous trouvâmes près de la porte de
la maison de la belle Leonida, qui, ses yeux devenus de

véritables sources, ne pouvant cacher le contentement, le plaisir et la joie qu'elle recevait de celui qui était entré si avant dans son coeur, les bras ouverts, vint à moi, et m'embrassant très étroitement et amoureusement, commença: Hélas! mon Leon!... et ne put plus dire ardo avec la bouche, parce que celui qu'elle tenait dans le coeur, à cause de la soudaine et excessive joie, lui enleva le reste: mais se reprenant un peu, elle me dit: Hélas! mon cher Leonardo, lion qui m'a dérobé mon âme, ardeur et feu de mon coeur, était-il temps que cette malheureuse, qui ne naquit que pour toi, et qui pour toi seul vit, ou pour mieux dire, meurt, vît ton aimable visage? Combien de milliers d'années y a-t-il que tu ne m'as vue? Combien de siècles que tu ne te souviens pas de moi? quel est ce changement? quelles pensées si nouvelles? quelle nouveauté si étrange? quel étrange moyen, mode et manière d'agir? Comment m'as-tu oubliée? Pourquoi as-tu perdu la mémoire de tes obligations envers moi? Parle, pourquoi ne me réponds-tu pas? est-ce que tes fautes te condamnent? est-ce que tes injustices te ferment la bouche? est-ce que tes torts obscurcissent ton entendement? Réponds-moi, quoique ce soit pour me tromper; dis-moi quelque propos avec tes lèvres, quoique tu ne le sentes pas dans ton coeur, pour que je comprenne que tu n'es pas homme, que tu n'es pas l'instabilité et la légèreté mêmes; que tu es celui qu'autrefois tu fis semblant d'être. Voilà mille années que tu dois savoir, belle Leonida, que si, à

l'égal de la conscience que j'ai de mes obligations envers toi, pouvait s'élever l'affection et la bonne inclination que je voudrais avoir pour toi, elle serait la plus grande du monde, car je t'en dois autant. Mais ces mêmes temps, qui autrefois nous tenaient embrassés en amoureux désirs, me tiennent maintenant en d'honnêtes obligations. A quoi bon te dire que je t'aime, si la distance de la terre où j'ai vécu jusqu'ici, et celle du pays où dorénavant je vais vivre ou mourir de nouveau, doivent te prouver le contraire? Voilà mille ans que je ne suis pas à moi, mais à mes peines. Tous les soucis qui autrefois occupaient ma pensée étaient de te servir, et maintenant ceux qui m'entourent et m'enserrent sont si nombreux, que je ne me *connais pas et je ne désire pas que d'autres me connaissent*, pour ne pas me remettre en mémoire mes joies et mes contentements passés. Hélas, ingrat! me dit Leonida, ces dieux ou ces enfers sont ce qui m'achève et me consume! Tu sais bien que l'amour entre par les yeux et se découvre et se reconnaît par tous les sens. Dans les tiens on voit que tu l'as: et pas pour moi, car ils ne s'occupent pas de moi; je vois tes yeux cloués en terre, indifférents et distraits, ton beau et joyeux visage pâle et soucieux, ta langue muette, tes oreilles sourdes, tes mains tranquilles et ton coeur dur et inébranlable. Aime qui tu voudras. Je veux seulement que tu aies joie et contentement, pour que, ne voyant pas sur ta figure les signes et les marques de ton coeur,

je ne souffre pas un redoublement de mes peines et de mes misères. Avec de tels discours amoureux, nous passâmes le temps jusqu'à l'heure du dîner, où, mille doux et savoureux mets étant posés sur des nappes d'Allemagne, éclatantes de blancheur, nous satisfîmes aux nécessités de la nature, et après avoir dîné, je pris congé de la belle Leonida, non sans gros soupirs et sanglots de part et d'autre, et je lui promis de ne pas oublier mes grandes obligations envers elle. Et poursuivant mon chemin, j'arrivai aux fameux vallons et aux rives du Lacia, rivière copieuse et abondante en poisson, et sur les bords de laquelle on trouve le vin le plus doux, le plus odorant et le plus suave de n'importe quelle partie du monde; et vers de la tombée de la nuit, je crus entendre un bruit comme d'un cheval qui approchait, et tournant la tête, je vis un cavalier sur un beau cheval, moucheté de taches noires et blanches, et le maître de si bon air, qu'il me sembla aussitôt une personne de respect et de considération. Et retenant un peu les rênes à mon cheval, j'attendis que l'autre le rattrapât, et quand le cavalier arriva et me salua, je lui dis: Je vous prie, seigneur cavalier, si cela ne vous incommode pas, de vouloir bien me dire où vous dirigez votre voyage, car, si peut-être c'est à un endroit où je puisse vous servir et vous accompagner, je vous offre ma volonté et ma personne pour cela. Et le voyageur dit: J'estime très haut la grâce que vous me faites, et ainsi je la reconnaitrai *en* m'employant à votre service. Je suis en route pour

Compostelle et de là je dois passer à la Corogne, pour affaires qui m'importent: mais si le vôtre mène ailleurs, et si vous me donnez la permission de vous accompagner, je le ferai avec la même ardeur et le même zèle que votre bon procédé mérite: Je donne au ciel mille grâces, lui dis-je, de ce que l'occasion se présente de pouvoir vous rendre la grande faveur que je reçois de vous, car je vous déclare que ma route va par les mêmes régions où se dirige le vôtre; et ainsi, puisque le chemin de nous deux n'en fait qu'un et que vous en recevez contentement, il est juste que la compagnie soit une. Nos politesses rendues par d'autres pareilles, nous continuâmes notre voyage, l'amitié qu'il y eut entre nous deux se confirmant dès ce moment par la compagnie, et croissant toujours. Mais moi, charmé de la courtoisie de mon noble compagnon, avant de cheminer plus avant, je lui dis: Je vous supplie, afin que je sache qui je dois estimer et servir toute la vie, que vous me disiez, si cela ne vous cause pas de déplaisir, votre terre et votre nom, et tous les autres détails qui s'ensuivent, Je le ferai, dit-il, pour vous servir et pour vous supplier de me payer de la même monnaie, car il me semble que quelque passion ou peine doit habiter votre âme et accompagner votre cœur. Je m'appelle Montano de Ulloa, de la noble famille de ce nom, né dans la terre de Monteroso, où se trouve son ancien domaine. Et pour que vous compreniez plus clairement ce que je vous dis, vous aurez déjà oui parler du fleuve Minho, dont les eaux, naissant dans les terres de l'antique ville de Lugo, arrosent tous

ces prés spacieux et les pentes de ces collines raboteuses et élevées jusqu'à ce qu'elles se perdent dans le Sil. J'ai entendu parler de ^{ce} fleuve et je le connais bien, lui dis-je, bien que ce soit pour mon malheur, car c'est sur ses bords que possède sa demeure, faisant de son sol et de sa terre au ciel, la gloire de mon âme et la cause de toutes mes peines. Je me réjouis, dit le noble Montano, que vous le connaissiez si bien; sachez donc, qu'audessous du bourg de Puertomarin, il commence à arroser la vallée et le pays qu'on appelle de Monterroso, terre grasse où se voient merveilleusement en grande abondance les fruits rares de la déesse Cérès; c'est un endroit paisible et béni, que le ciel doua de toutes les délices qui dans une paisible solitude peuvent se souhaiter autant pour l'âme que pour le corps. Au milieu de cette vallée il-y a un château avec forteresse importante, magnifique, --- ancien et de bonne structure et beau manoir, qui est le site de l'ancienne et noble maison des Ulloa, d'où je descendis en droite ligne. Et maintenant je suis en route pour la cour royale de la Corogne, en défense d'un procès au sujet du majorat de ma maison. Voilà, en somme, *le rapport* que vous m'avez demandé et que je puis vous donner de mes affaires; et puisque je me suis acquitté de ce que vous me demandez, je vous prie, de me raconter vos affaires et la cause de la mélancolie qui dans cette solitude vous accompagne, qui ne doit pas être petite, puisqu'elle se révèle dans un sein aussi discret que le vôtre, et quoique,

par l'obligation où vous êtes de me faire plaisir, vous voyez tenu de le faire, à cause de mon désir de vous servir, pareillement devez-vous le faire pour alléger votre mal, parce que tout se diminue quand on le partage, et avec les larmes les lourds nuages du coeur se dissipent et se résolvent, et la tristesse qui est refoulée dans le coeur, se distribuant par les autres sens, vient à se divertir. Hélas! noble Montano, dis-je, si puisque je sais que tes conseils sont ceux d'un véritable ami, j'avais le courage de les mettre en oeuvre, qui doute que je ne t'obéisse aussitôt en ce que tu me commandes, reconnaissant l'obligation que je t'ai de m'avoir rendu compte de ton heureux état: mais comme la douleur dont je souffre est si loin de tout remède, il n'est pas étonnant que la langue refuse ce qu'il est impossible au coeur, de sentir. Mais pour satisfaire à la dette que je dois, je te ferai une longue et prolixe narration de mes maux pour que, du moins les comparant avec les biens, tu connaisses et reconnaisse l'obligation où tu es envers le ciel, pour t'avoir donné ceux-ci, et pour t'avoir gardé de ceux-là. Je m'appelle Leonardo de Sotomayor, capitaine de l'infanterie espagnole de sa Majesté: je descends en ligne directe de cette vieille maison, étant des parents les plus proches de son noble majorat, dont la qualité est bien connue par le monde, soit qu'elle tire son origine du sang herculéen du père Ociris, quand, venant libérer cette terre de Galice des trois frères Géryon, grands corsaires, qui la tyrannisaient, et fondant la

tour qu'on appelle d'Hercule, près de la Corogne, il y avait laissée un sien cousin germain pour la gouverner; soit qu'elle descende, selon d'autres, de ce malheureux précepteur du prince galicien, qui, d'une main imprudente, croyant à la chasse qu'il dirigeait sa lance contre une tête sauvage, l'enfonça dans le coeur de son élève, qui venait à travers des buissons, ce pour quoi, le roi ayant reconnu son innocence, lui donna pour armes, trois barres de sable sur champ d'argent. Mes pères et mes ancêtres suivirent toujours la cour des rois d'Espagne, occupés dans le gouvernement, qui, à cause de leur noblesse, de leur science, de leur discrétion et de leur prudence, leur était remis et confié, dans la paix comme dans la guerre. Le ciel leur donna des fils, et à moi des frères, pourvus de toute sorte de bonne éducation et de discipline. Par conséquent ils furent toujours protégés du roi, et ainsi favorisés il les maintenait dans les offices et charges de son royal service, et à moi, comme étant l'un d'eux, ou peut-être pour mon malheur, ce qui est plus probable, il m'échut, avec le rang de capitaine, le gouvernement de certaine partie du royaume où nous sommes, et à laquelle, soit par ma nature soit par singulière affection et amour où s'inclinait mon étoile, je fus toujours attaché dès que je commençai à y demeurer, mes parents n'ayant envoyé, en bas âge, à un de ses nobles collègues, pour apprendre les arts libéraux, et plus tard, avec sa compagnie, j'y fus souvent hébergé. Et enfin, gouvernant cette

partie qui m'appartenait avec toute la justice, l'amour et la clémence possible; car ces deux qualités, modérées par la discrétion, sont les principales chez les princes et les seigneurs, parce qu'avec l'amour ils attirent, et avec la clémence, ils soumettent les volontés de leurs vassaux et sujets. Et il est certain qu'en moi je vérifiai cela; de sorte que j'étais aussi bien considéré qu'aimé, et je crois que je fus le seigneur le plus aimé qu'aient jamais connu les vassaux. Il n'y avait ni complaisance ni service qui ne fût pour moi, qui regardais tous mes soldats comme mes fils, parce que leur zèle méritait tous bons égards, ce qui n'est pas peu de chose chez les soldats: Les oiseaux qui volaient, les fleurs et les orangers du printemps, les fruits de l'été, les raisins de l'automne, les animaux savoureux, féroces et doux, toute sorte de gibier était à moi, il semblait que les arbres produisaient leurs fleurs et leurs fruits pour moi. C'était seulement pour me faire plaisir que s'armait le filet, et que le chien poursuivait le sanglier, hérissé, pour moi seul s'arrêtait la perdrix; pour moi les rossignols bâtissaient leurs nids et élevaient leurs petits; seulement pour moi on plaçait dans les fragiles eaux du Minho des filets et des pièges aux poissons gloutons et imprudents. Si l'on conservait les eaux du ciel pour que grâce à elles les fruits de la terre pussent croître, c'était pour mon service; si on entourait les monts, si on parcourait les plaines, si on battait les

bois, tout était pour mon plaisir, et en un mot ils s'épuisaient et se surpassaient à me servir, comme jamais vassaux ne servirent leur seigneur. Mais il est certain qu'ils me le devaient pour le zèle avec lequel je recherchais leur bien-être dans le temps qu'ils furent ^{pour} mon gouvernement et commandement. Car tout mon souci était d'aider et de protéger le pauvre, de conserver le riche, de débarrasser la terre d'alguazils et de délateurs, qui au nom de la justice, en violent les lois et les chartes, me contentant d'en avoir peu, et ceux-ci des chrétiens honnêtes et à leur aise: car le besoin chez les juges fait doubler la pointe à l'épée et tordre la verge de la justice; c'est ce qui donne entrée aux subornations, porte aux offenses, asile aux circonstances particulières et aux exceptions de personnes, pardonnant les insultes des riches et punissant trop durement les faibles des pauvres. S'il y avait entre eux des procès et des querelles, je tâchais de les arranger, interposant mon autorité avant que commençassent les ruses des exempts, les tricheries des notaires, ou les insolences des alguazils. Combien de fois il m'arriva, connaissant la misère de quelque pauvre honnête, chargé d'enfants, de lui envoyer de nuit, des aumônes secrètes, peut-être dépassant mes ressources, secourant sa misère et sa honte, le ciel le sait; s'il mourait des hommes honnêtes qui laissaient des fils en bas âge, j'élevais ces enfants sans les confier à un tuteur qui eût pu détruire leur patrimoine, les instruisant moi-même et les tenant occupés et leur enseignant

les exercices de lettres; je protégeais les veuves, je surveillais l'honneur des femmes mariées, je ne tolérais pas les fainéants, peste de l'État, et enfin je faisais tout ce qu'avec ma jeunesse et le conseil de gens prudents que j'avais à mes côtés, je regardais comme nécessaire pour la paix, la tranquillité et le bien-être de mes vassaux. Et puisque, avec toutes ces choses et ma jeunesse, les ardeurs juvéniles s'étaient développées en moi, je recherchais les conversations et les amusements agréables à quoi m'aidait l'entrée trop fréquente que j'avais dans les maisons de mes sujets, à cause de leur grand amour pour moi. Parmi tous ceux-ci, il y en avait un, presque de mon propre nom, de très noble race, fort riche, de très bon cœur et caractère envers tous, et envers moi de rare foi et amitié, bien que je le regardasse surtout comme un père pour son conseil et sa prudence. Et tous ces traits de noblesse et de discrétion, avec les autres que j'ai mentionnés, se réunissaient chez sa compagne aimée et chérie. Ils avaient quatre filles d'une beauté singulière et rare, mais entre toutes reparaissait, comme la lune entre les étoiles de la nuit, la troisième fille, nommée Camilla, que n'égalait pas en beauté, en bonté, et en noblesse celle de son nom qui se trouve dans les champs latins. C'est elle qui fut la cruelle Méduse de mes entrailles et le commencement de la métamorphose de mon cœur, car le privant de l'existence qu'il avait, de libre et seigneur, elle le fit esclave, et de glace vivante un feu dévorant. La première fois que je la vis,

je puis te dire en vérité que je fus glacé; et les ailes de mon coeur a'fligé s'arrêtèrent au point où les surprit sa vue, et sans pouvoir se remuer, privées de leur fonction elles tinrent le corps et les autres facultés et leurs parties raides et immobiles, par l'émoi d'avoir devant les yeux une beauté si divine et si souveraine. Je ne la connaissais pas et je ne m'imaginai pas qui elle pouvait être, la voyant hors de chez elle à la poursuite d'un sanglier sauvage et hérissé, son javelot à la main, ses beaux cheveux noués dans un petit filet d'or et jetés sur les épaules; mais informé par mes compagnons qui elle était, je serrai la botte, et piquai de l'éperon les flancs d'une jument alezane que je montais, et attendant d'un côté la bête sauvage, je lui jetai un épieu que je portais à la main, guidée d'une étoile si heureuse, qu'à l'instant la bête fut clouée sur le sol, et à peine se déclara ainsi ma bonne chance que la belle Camila arriva, volant sur ses jolis pieds plus vite que l'Atalante d'autrefois; alors, sautant aussitôt à bas de ma jument, je m'approchai d'elle, et dis, voulant le trouble de mon âme, acceptez, lui dis-je, belle Camila, ce petit service de ma main, car si je m'aventurai à tuer ce que vous cherchiez, ce fut pour que cette bête sauvage ne pût pas se louer d'avoir fatigué vos pieds divins et délicats. Mais si par hasard votre beauté a reçu par là une offense, elle et moi, nous sommes humbles, abattus, implorant ce pardon que nous méritons tous les deux, pour avoir payé de la vie l'irrévérence que nous commîmes.

' Je ne sais si elle m'entendit, mais je sais que je voulus suffisamment me faire comprendre. Elle, nuancant de couleur virginale ce beau visage, miroir de mon âme et cause de tout mon bien, me dit avec un doux sourire et avec affabilité, seigneur gouverneur, cette bête sauvage n'avait pas besoin qu'un bourreau si honorable et si noble lui coupât la course et lui tranchât les jours de sa vie. Mais peut-être le ciel voulut-il lui faire cette grâce pour augmenter vos exploits et pour la rendre digne, étant morte par votre bras, son corps brodé d'étoiles, d'être comptée et placée dorénavant entre les signes qui ont leur siège et place dans le zodiaque. Chaque parole qui sortait de cette divine bouche était un trait qui perçait mon cœur, lequel *que libre et seigneur, n'efforça par des paroles courtoises* aimant mieux se voir ainsi soumis et captif, d'exalter et de reconnaître la souveraine grâce qu'elle paraissait me faire en prêtant attention à mes tristes propos, et à la fin, plaçant le sanglier sur la jument, pas à pas je retournai avec elle chez ses parents, qui, heureux et contents de me voir avec leur fille, ne savaient trop comment exagérer la faveur que je semblais leur avoir faite, tandis que c'était moi qui la recevais. En quel état je rentrai chez moi, tu peux le savoir, toi ou tout homme qui a souffert cette étrange nouveauté et misère que subissait mon âme. Je m'enfermai dans ma chambre et faisant tout bas des syllogismes de mille impossibilités, je considérais le peu d'espérance que tenait mon désir, d'obtenir ce qu'il souhaitait, car, quoique j'eusse devant les yeux la noblesse de mon lignage, la

grandeur de mon courage, la quantité de bonnes oeuvres dont j'avais comblé ses parents, cela même créait des difficultés et des obstacles à ce que je désirais, voyant la nécessité, à cause de tous ces respects et ^{de} ces considérations, de ne pas imprimer de tache à notre amitié, ni de ternir ma qualité et ma noblesse en prétendant à quelque chose contre l'honneur d'une telle dame, fille de tels parents, et de ne pas perdre à la fois tout ce que j'avais semé en eux avec la générosité de mon esprit. Mais quand ensuite je considérais et contempiais cette divine beauté, ce front d'albâtre, pur, lisse et beau, ces sourcils recourbés, un peu épais et de la couleur du jais, ces deux miroirs et soleils où luisaient deux émeraudes, ces joues roses, cette divine bouche embellie et semée de corail, au milieu de laquelle se montraient les petites perles qui lui servaient de dents, et, ce qui surtout me mettait hors de moi, cette chevelure dorée auprès de laquelle je puis te *le* dire en toute vérité, et que personne ne le qualifie d'exagération, que l'or était obscur en comparaison, je ne pouvais, adieu Montano, m'empêcher de fondre à un feu ardent, ni de pleurer dès ce moment mon peu de prudence à rendre maîtresse de mon âme celle qui ne savait comment je devais traiter un bijou de tel prix. Dès lors je fis le ferme propos de faire trêve avec le contentement, de fondre en vives larmes, de m'écarter du commerce et des affaires de tous, pour pleurer tout seul mon malheur à moi seul, et le pis est que je le mis en oeuvre mieux que je ne le promis. Ce soudain changement donna fort à penser à tous mes amis, et plus qu'à tous, au

noble Floriso, père de ma Camila, *lui*, voyant que je me retirais et m'écartais tellement des choses qui me faisaient autrefois plaisir, et que quand je sortais de chez moi mon visage était triste, mes yeux fixes et cloués à terre, distillant de temps en temps quelques larmes que je versais à mon insu, *voyant* les profonds soupirs que je poussais, comme ils n'en savaient pas l'occasion, ^{ils} *déplorant* ^{ce} extrêmement ^{me} autant ma misère et mon malheur que le fait d'en ignorer la cause. Tous cherchaient des occasions de me causer du plaisir, et moi, comme j'étais, si loin d'en ressentir, je n'y trouvais aucun changement et toutes ne faisaient naître que de l'ennui. Je ne fréquentais plus la maison ni ne visitais les bosquets ombragés pour jouir du murmure des sources sonores. Si l'on venait chez moi me consoler, tous s'arrêtaient sans savoir de quoi m'entretenir, ignorant l'origine de ma tristesse, et me trouvant retiré dans ma chambre, seul, les fenêtres fermées, pour que même la lumière du soleil ne me tînt pas compagnie, ils s'effrayaient d'une nouveauté si extraordinaire, et accompagnaient de silence mon mystérieux silence, mais à la fin Floriso, comme le plus noble, le plus discret de tous et le plus intime de mes amis, fatigué de tant d'incertitude, étant un jour entre autres avec moi, me dit: Seigneur Capitaine Leonardo, tous vos serviteurs et amis, et surtout moi qui le suis, l'ai été, et le serai toute ma vie, nous regrettons avec justice ce soudain et lamentable changement que nous voyons en votre personne et surtout nous sommes affligés et tourmentés que vous ne nous trouviez pas dignes

d'en savoir la cause, pour voir si nos forces arriveraient à vous servir et à apporter le juste remède. Je vous supplie de nous tirer de cette incertitude, car il n'est pas juste que vous estimiez si peu ceux qui désirent tellement vous servir. Je n'ignore pas, lui répondis-je, noble Floriso, le zèle que tu eus toujours à me rendre service et à veiller sur mes affaires; mais le deuil qui afflige mon coeur est sans remède, car, quand même je le voudrais, il m'est impossible et je ne saurai te dire d'où il procède, car il est certain que je n'éprouvai jamais de ma vie une pareille passion. Cela doit être sans doute, dit Floriso, de ces mélancolies qui ont pour commencement quelque humeur mélancolique, qui bien des fois tourmente sans qu'on s'en rende compte. Mais dans un entendement si supérieur que le vôtre, il n'est pas raisonnable de leur donner ainsi entrée; je vous supplie de faire un effort pour vous désennuyer et vous divertir, car ainsi cette passion se guérit, et je vous prie donc de me faire la grâce de venir dîner demain avec moi et avec ma chère Claridia et mes douces filles, car vous savez l'inclination avec laquelle on vous accueille dans ma maison, qui est proprement la vôtre. Je ne manquai jamais d'accepter de faveur que tu me fis, lui répondis-je, et c'est ce que je fais à présent, et j'espère que par cette voie peut-être j'aurai le réconfort qui me fait défaut. Je lui promis ceci, car dès cette heure il me parut que la porte s'ouvrait pour mon soulagement, ou, pour le moins, que pendant toute la durée du dîner je pourrais donner quelque répit à mon âme,

réjouissant mes yeux de la vue de ma belle Camila, Pendant toute la nuit qui dura mille ans, l'imagination me trompait avec l'illusion des faux rêves que j'y voyais. Il me sembla une fois que ma Camila me regardait avec ces divins soleils, capables, d'arracher de grosses vapeurs, qui, devenues des larmes Copieuses, arrosaient mon corps d'où elles étaient sorties, et souriant de voir ma peine, elle m'en promettait la guérison. Tantôt il me semblait qu'elle me regardait d'un visage irrité, indignée de ma hardiesse, me menaçant si je m'obstinais à l'aimer; et que moi, à genoux en terre, lui montrant mon coeur, je lui disais: Ôtele du sein où il demeure et mets à sa place un autre, celui qu'il te plaira; mais tant que je vivrai, il ne sera *aussi impossible de cesser de t'aimer, qu'il te le sera* à toi de cesser d'être la plus belle du monde. A la fin, avec toutes ces rêveries, survint le matin, et l'heure d'aller chez Floriso au banquet convenu, et quand mes sujets apprirent que je sortais pour affaire de plaisir, il n'y en eut pas un qui ne m'accompagnât, tous s'en réjouissant autant que si c'était un remède pour alléger et adoucir la douleur^{de} chacun d'eux en particulier. Quand j'arrivai chez lui, il fallait voir le contentement du noble Floriso, et de toute sa gracieuse famille. Le noble et vénérable Claridia, avec un visage grave, feignant un affectueux courroux, me grondait, me demandant compte du temps que j'avais été sans visiter cette maison, et comme je m'excusais de mon mieux donnant à cette courtoisie sa juste valeur, je demeursi sans paroles en voyant entrer la belle Diane, mon admirable Camila,

accompagnée de ses trois jolies soeurs, desquelles elle différait autant en grâce et en beauté, que la déesse Diane de ses compagnes. Je restai interdit à sa vue, mais dissimulant mon trouble, j'arrivai jusqu'à elles et leur faisant la salutation et révérence que je leur devais, je viens ici, dis-je, belle Camila, achever de vous donner satisfaction des ennuis de l'autre jour, si peut-être la vie d'un homme peut compenser assez celle d'un sauvage sanglier. Je ne me contenterais pas de moins, dit-elle avec une grâce particulière, si je ne la croyais pas nécessaire pour de pareilles aventures. Avec de tels propos aimables et gaillants nous nous mîmes à table, où, sous couleur de courtoisie, je m'assis à côté de la sage Claridia, pour avoir en face de moi ma belle Camila. Je ne raconte pas la grandeur du banquet, la variété des mets, la dignité du service, parce que ce serait à n'en finir jamais. Je te dis seulement que c'est là où j'achevai de boire le poison qui m'embrase maintenant, parce que, fixant les yeux de temps en temps sur ma Camila, le feu qui embrase et consume mon âme acheva par s'en emparer comme je regardais plus longtemps ses divines perfections. Le dîner terminé, Floriso nous proposa d'aller prendre le frais au jardin, car bien que ce fût l'heure de la sieste et que le soleil ne fût pas encore sorti des Gémeaux, il faisait un jour frais et gris, fait à souhait pour jouir de l'harmonie que faisaient les feuilles des verts peupliers répondant au doux chant des bavards oiseaux, et pour réjouir les sens par le mur-

nure des douces eaux qui avec un son agréable faisaient entendre leurs accords dans les fontaines de cristal et d'albâtre. Ici parents et enfants m'accompagnèrent, et comme Floriso et Claridia étaient fort discrets et fort courtois, ils s'en allèrent aussitôt, simulant et prétextant quelque nécessité, et me laissèrent seul avec leurs précieuses filles en douce et suave conversation, dans laquelle, pour me distraire, elles n'omirent de me raconter ni fable, ni conte, ni histoire tragique ou comique: ma belle Camila dans l'effort de me divertir se distinguant comme celle qui s'y croyait le plus obligée par les choses passées, et pour animer davantage la conversation, elle prit de ses mains délicates, une harpe curieuse, et l'accordant elle commença à épandre par les airs sa voix angélique, et toutes les créatures ayant été arrêtées par sa douceur, elle chanta ainsi:

Avec l'unique réconfort de l'espérance,---d'une part l'absence et le souci,---de l'autre la peur du coeur amoureux,---tiennent mon âme en égale balance.

Des soupçons de changement me tourmentent,---la crainte détruit le réconfort obtenu,---l'amour ajoute au coeur un double amour---et lui donne confiance en la guérison.

Plus je m'oublie, plus je me sens---soumis au feu amoureux et doux---qui cause en mon sein la vie et la gloire.

Je trouve la vie dans le feu du tourment,---et comme la salamandre je suis si aveugle,---que le feu ajoute une gloire à ma mémoire.

Ici elle s'arrêta, et moi, comme celui qui se réveille en sursaut d'un profond sommeil avec une crainte soudaine, je rentrai en moi-même, car cette mélodie et cette douceur angélique me tenaient ravi, absorbé, et en suspens, et ce qui m'émerveilla le plus en ce ravissement, et cette

extase fut que les sentences qu'elle avait chantées étaient si conformes à mes sentiments, qu'elle semblait avoir son cœur dans ma louche, ou dans sa bouche mon cœur. Je ne pus dissimuler les larmes qui jaillissaient de mes yeux comme de nuages alourdis, et elles, croyant que tout cela provenait de ma mélancolie, me prièrent de chanter, parce qu'elles savaient que je le savais faire, et ma Camila, mettant la harpe entre mes mains: je crus, dit-elle, Leonardo, que la musique devait alléger votre peine et il me semble que j'y ai ajouté: la faute a dû en être à moi, pardon, et puisque c'est vous le malade et que vous pouvez vous donner le médicament, l'instrument est dans vos mains, ouvrez la pharmacie à votre gré, tirez de vous-même le remède que vous souhaitez et le plus conforme à votre choix. Je lui répondis: Belle et chère Camila, je n'ignore pas que par ton divin entendement tu reconnais que par un souci s'allège et se distrait un autre souci, et que si les miens proviennent de mélancolie, qu'avec la douce harmonie qui résulte de la musique et surtout de tes célestes accents, j'en serai complètement soulagé et guéri, et peut-être ces larmes provenaient de la joie que reçut mon âme du nouveau médicament. Mais pour t'obéir, et pour que se connaisse l'excellence de tes grâces par les miennes ruées et grossières, comme un contraire mis à côté de son contraire, montre toujours ses excellences, je ferai ce que tu me commandes; et prenant la harpe entre les mains, je commençai de cette façon à chanter ce sonnet d'amour:

Amour de l'amour né et engendré, ---à la foi de ton
amour je suis soumis; ---Amour, si en foi de l'amour, je t'ai

gardé ma foi, ---comment est-il possible, Amour, que tu m'aies abandonné?

Amour, où il y a amour il y a toujours souci, ---Amour, où il n'y a pas d'amour il y a toujours oubli; ---à ton doux joug, Amour, attaché, ---mon invincible front tu l'as assujéti.

Amour, sans toi il n'y a ni joie, ni contentement, ---Amour, avec toi il y a rage, il y a peine, il y a sanglots; ---Amour, à cause de toi il y a malheurs, et châtiment.

Si je cherche l'amour, Amour me donne tourment; ---si je quitte l'amour, Amour me cause terreur; ---mais qui suivrai-je, si je ne suis pas l'Amour?

Je ne pus continuer, malgré mon désir, car le débordement de sanglots et de soupirs retint à ce moment la voix à mon palais, et ma faiblesse aurait été remarquée par les quatre soeurs, si à ce moment Floriso et Claridia n'étaient arrivés, et avec leur venue je réprimai les larmes, pour qu'ils ne remarquassent pas ma couardise; et comme notre conversation cessa, prétextant quelque raison urgente, je pris congé de tous et m'enfonçai dans le plus épais de la forêt, et me croyant seul et loin de tous, je me mis à jeter mes plaintes au vent de cette façon; Monstre sauvage qui dépeces et consumes mes entrailles, quelles sont ces contradictions que je vois en moi? Que je meure d'une mort cruelle et violente, et que tenant devant les yeux le remède pour ma vie tu me fasses fuir et tourner le visage en arrière comme le mordu et blessé de rage fuit l'eau, qu'il croit le remède de sa vie? Qui saura m'aider, si moi-même je fais mon remède? Que les autres se plaignent de ne pouvoir attendre à la médecine et au médecin, que moi je puisse me plaindre de ce que, de les avoir devant les yeux, ma douleur en redouble? Qui me lie la langue?

Qui me ferme la bouche? Qui serre de mille noeuds ma gorge? La honte? Non: car celui qui ne médite rien contre l'honneur de ma cruelle meurtrière ne doit pas l'éprouver: La peur et la crainte? Non; car qui a perdu la vie, que peut-il craindre de perdre? Mais malheur à moi, car c'est là ma plus grave maladie et la cause de la mort dont je souffre; en moi se voient mille contrariétés; je connais mon mal et je ne le connais pas; je cherche le remède à ma mort, et je le fuis en même temps, et qui pis est, je déteste la vie et il n'y a rien qui me plaise mieux que de ne pas désirer la mort. Discourant ainsi, j'entendis remuer quelques branches des arbres qui étaient près de moi, et résolu à savoir quelle était la personne qui osait ainsi interrompre mes plaintes, la personne me voyant résolu et prêt à aller jusque-là, je vis sortir d'entre les buissons un autre lion plus furieux que celui de la Forêt Néméenne, ma belle Camila, qui, sachant que mon bras n'était pas celui d'Hercule, venait droit et valme à la proie. Quand elle arriva près de moi: Ne vous étonnez pas, me dit-elle, Seigneur Leonardo, de voir que je suis ainsi vos pas, car puisque je sais et que vous savez l'obligation que je vous ai, pour la grande ardeur dont vous me favorisez, je ressens dans l'âme votre mal; et prenant de sa main blanche et puissante la mienne, asseyons-nous, dit-elle, près de cette fontaine d'albâtre, car ici je veux que vous me rendiez compte de votre peine et de votre douleur, et bien que vous croyiez que l'origine et la cause m'en est cachée, il

n'en est rien, car on voit bien qu'elle provient d'avoir de l'amour à celle pour qui je ne sais pas comment il est possible de négliger de guérir votre mal; car le ciel vous ayant donné tant de facultés et de dons de discrétion, de grandeur, de courage, et de beauté, quelle sera la femme qui ne reconnaisse la faveur que le ciel lui fait en permettant que vous jetiez les yeux sur elle? Qui sera celle qui ne s'estime et ne se tienne pour heureuse de ce que vous l'aimez? Je ne le sais et je ne puis le savoir si vous-même ne me le découvrez. Je vous supplie donc de ne pas me cacher une chose que je désire tant savoir; car souvent où l'on s'y attend le moins se trouve le remède à la peine, en vain la langue se tait et dissimule quand le cœur et toutes les autres parties déclarent la passion. Miracle et merveille du monde en beauté, en discrétion et en prudence, lui répondis-je; quelque grande que soit ma peine et la misère où je me trouve, aussi grande est la souveraine faveur que je reçois de votre puissante main, et bien que je ne doute pas que parmi les grandes et les excellentes grâces dont le ciel *vous* donna merveilleusement, ne doive pas manquer le don des prêtresses d'Apollon, ma douleur est si grande que même moi qui la souffre, ne réussis pas à la comprendre et à la connaître, *bien davantage* qui ne la sent ni ne la souffre: il est vrai que vous-même, qui vous vantez de la connaître, vous pouvez aussi vous vanter d'y porter remède, parce que vous êtes la personne la plus connue et la plus chérie de celle qui

tourmente et torture mon âme; et ainsi je puis dire et être sûr que dans vos mains se trouvent ma vie et ma mort, ma maladie et ma santé, ma peine et ma gloire, mon tourment et mon réconfort. Je m'estime et je m'estimerai bien plus haut dorénavant, répondit ma Camila, pour être celle qui mérite que par ma main vous receviez un peu de soulagement et de réconfort, et encore davantage dans une affaire qui nous importe tant, comme de vous voir posséder celui que nous désirons tous; achevez donc, je vous prie, de me libérer de ce doute et de cette incertitude, et dites-moi vite quelle est celle sur qui j'ai tant d'influence. Dis-moi donc, noble Montano, quel fut le combat et la lutte entre la crainte et l'amour, entre la peur et l'espérance, entre la méfiance et l'humilité. Mais enfin, faisant contre ma lâche faiblesse bon cœur, et triomphant de quelque peur craintive par l'espoir de *ma guérison*, le chemin s'ouvrit à moi pour découvrir mon amoureuse pensée, sans méfiance de la timidité et de la crainte, et sans que la honte m'en empêchât. Et ainsi je lui dis: divine Camila, je me fie tant à ta souveraine valeur que tu garderas en tout la parole que tu m'as donnée, et que tu mettras à exécution le remède que de ta libre volonté tu m'as promis, que je suis résolu à te montrer la cause, l'origine et le principe de ma tristesse et de ma peine. Mais puisqu'il convient d'abord de faire certains préparatifs, allons vers la maison, car tu verras bientôt et tu te satisferas selon ton désir. Cela dit, nous nous mîmes en route, et moi, dans le ferme espoir que

ce devait être sans doute le dernier jour de mes soucis et de mes peines et le premier de mes réconforts et de mes joies, je marchais tellement changé et tellement autre, que quiconque eût vu mon visage, aurait reconnu facilement que les soucis que je portais étaient différents de ceux que j'avais endurés: ce qui donna grand contentement au noble Floriso et à la vénérable et grave Claridia. Arrivé à la maison, j'allai droit à un appartement où j'avais vu un miroir poli et luisant, et l'enlevant sans être vu, je le portai à cette fontaine où nous avions été, ma belle Camila et moi, et l'enveloppant dans un mouchoir propre de toile de Hollande fort blanche, je le mis au pied d'un épais laurier qui était près de la source, et lui disant: que Dieu soit avec toi, secrétaire fidèle de mon coeur, interprète de mon âme, car si, faisant ton office, tu declares la cause de ma passion, je te placerai dans un endroit plus honoré et plus excellent que n'eut ce vieux devin, dans la tour fondée par Hercule. Cela fait, je rentrai à la maison et rencontrant aussitôt ma Camila, je lui dis: Dans la même source où nous étions, au pied de l'arbre victorieux en lequel se changea et se convertit l'insensible Daphne, vous trouverez, madame, le portrait de celle bien connue de vous, qui tourmente mon âme; je vous supplie, puisque vous êtes si disposée à guérir ma peine et qu'en votre main seule est le pouvoir de lui déclarer le tourment où je vis, d'obtenir mon remède avec la même ardeur que vous promîtes de la faire. Sans attendre que je lui disse

davantage, elle se dirigea tout droit là-bas; et moi, pris entre ^{de} diverses et nombreuses pensées, je m'en allai auprès de ses parents attendre le résultat du plan que j'avais dressé pour lui faire connaître ma peine et sa cause; quand elle arriva à la source, comme elle n'avoua plus tard, remplie de nouvelles inquiétudes et de peines, voyant le miroir au pied du grand laurier, resta un temps en suspens, timide, et craignant le secret qu'il contiendrait, mais enfin, résolue et curieuse de le connaître, elle le souleva de terre, et ôtant le voile, elle découvrit le miroir cristallin et dedans son beau visage angélique; aussitôt qu'elle le vit, aussitôt elle s'enfuit et tourna le visage en arrière, comme celui qui, marchant tranquillement par un chemin, rencontre un serpent venimeux, sur le cou duquel il était sur le point de poser le pied, et enfin, sans s'arrêter davantage, laissant par terre mes gages d'amour et mes dépouilles méprisées, en châtiment de cette folle et téméraire extravagance qu'ils s'étaient permise, altérés les couleurs de son beau visage, elle revint chez elle, et passant comme un éclair devant ses parents et moi, elle montra l'offense que sa modestie virginale avait reçue, quand ma passion se découvrit à elle d'une façon si libre et si étrangère à sa souveraine modestie, bien qu'à mes yeux de la façon la plus humble et la plus douce de toutes, et courroucée, entrant dans son appartement elle en ferma la porte derrière elle, m'apercevant par ces signes que l'arrêt s'était prononcé contre moi, et plein d'une timide crainte, comme celui qui,

à l'improviste, reçoit les nouvelles de la perte des choses qu'il aime et estime le plus, sans plus attendre, le visage bouleversé, les yeux enfoncés, le pas chancelant et incertain, prenant congé de mon mieux de mes hôtes, je m'en allai à mon palais; et m'enfermant dans mon appartement, je ne laissai tomber sur le lit, et avec de violentes nausées, retournant dans ma fantaisie mille pensées douteuses^{et} impossibles, j'étais inquiet et agité sans trouver nulle part le repos. Et voyant combien mon espérance s'était trouvée fautive et déçue, quand elle m'avait promis au commencement le remède de ma peine, accablé de mélancolie, je pris une cithare que je trouvais sous ma main, et sans me soucier de l'accorder, je me mis à parler ainsi contre mon espérance trompeuse:

Vaine et douteuse espérance, --- en vain je contemple ton être --- c'est un portrait ou exemple --- qui se revêt de changement.

Douce est ta naissance, ta fin est tromperie et feinte, --- qui promet un an de bien --- et en donne deux mille de tourment.

Ton être est long et douteux, --- c'est le vivante image d'un mort, --- c'est le délassement sans repos.

Il est timide et intrépide, --- courageux et couard, --- et le matin se lève quelquefois tard, --- pour redoubler de vitesse.

C'est l'indice du désaccord --- l'aiguille d'une horloge déréglée --- qui marque le bien rêvé --- comme s'il était certain.

C'est la vive image de la peur, --- plus rapide que le vent même, --- et derrière la pensée il va --- volant, et toujours reste immobile.

Qu'as-tu, vaine espérance, --- qui puisse s'appeler bon, --- ou qu'on puisse désirer, --- ou qui mérite un éloge?

Dès que dans l'homme tu nais, --- en lui commence ton tourment, --- car toujours tu es assise --- à côté des maux que tu fais.

Tu épuises la joie --- et la convertis en peine, --- et tu bois le sang d'autrui --- de celui même qui te nourrit.

S'il dort, tu l'éveilles---et tu lui consumes sa vie,
---et tu donnes congé au plaisir---et à la douleur ouvres
les portes.

Tu donnes de l'espoir à ton possesseur,---et tu continues à l'amuser---avec ce que tu lui promets,---bien que cela n'arrive jamais.

Tu donnes une promesse imaginaire---qui repose sur l'apparence,---et qui est un trésor de lutin,---lequel à y regarder de près n'est rien.

Bien que l'homme ne se rappelle pas,---tu lui promets du bien à venir---et quelquefois il est si sûr---que sûrement il se perd.

Tu n'as ni vue ni yeux,---et en toute circonstance---tu mets pour ta folie---telle différence de lunettes.

Et dans ce trouble, comme il vient de l'imagination,---tu *fais croire* à sa fiction---comme à un guide d'aveugle.

Jamais la paix ne se trouve avec toi,---bien que tu t'en serves pour attaquer avec elle,---car la paix que tu promets---est comme d'un ami prétendu.

Avec une tromperie manifeste---tu vis toujours, à ce que je vois,---donnant du poison au désir---pour l'achever plus vite.

Tu promets des gloires étranges,---qui assurent mille bonheurs;---mais ce par quoi tu assures---est précisément ce par quoi tu trompes.

La tromperie est si manifeste,---si double, si fausse et si feinte,---que celui qui t'a le plus connue,---c'est celui-là que tu trompes plus vite.

Quand ma gloire est finie---et que tu vis au dedans de moi,---je crois en te possédant---que je possède beaucoup et je n'ai rien.

Car bien que ton être soit éternel---dans tes plaisirs feints,---il est éternel parce que tu es---la peine éternelle de l'enfer.

Et de telle façon tu arranges le sort---que tu es, sans être connue,---la sortie de la vie et l'entrée de la mort.

J'en étais arrivé là, quand tout à coup il s'empara de mon cœur un accablant et furieux désespoir, d'atteindre ce dont le désir me mettait hors de moi. Car je disais:

malheureux que je suis! si celle qui souhaitait et était près d'atteindre ma guérison, tâchant d'en savoir les moyens les plus sûrs, est celle qui se montre la plus ennemie envers moi, quel asile puis-je trouver dans mes peines? Mais puisque de ces indispositions et ces accidents de l'amour le plus grand est l'inconstance de celui qui aime, dans la variété et la confusion de ses pensées, je revenais sur moi-même et je disais: Qui est-ce qui écarte de mon sein l'ancienne fermeté de l'espérance de *ma guérison*? Ma divine Camila? Non; parce qu'en toute sa personne il n'y a rien qui ne promette du calme au vaisseau qui traverse la mer de mes desirs: parce que, dans ce visage angélique, comment trouver preuve ou trace d'un coeur infernal? La suavité et la douceur de son maintien et de sa noblesse, comment peut-elle promettre un coeur et une ame de tigresse enragée? Tant d'efforts pour savoir mon mal et obtenir ma guérison, ne peuvent me promettre la confirmation de mon tourment: peut-être que ce déplaisir ne *provient* pas de mauvais vouloir envers moi, mais de sa honte à penser qu'il y eût en moi l'audace de fier mes secrets à de vains interprètes. Et enfin, quoi qu'il en soit, je ne suis pas forcé de me condamner s'il n'y a pas de partie qui se plaigne de moi, ni de juge qui prononce l'arrêt contre moi. Et résolu à sortir de cette méfiance et de cette confusion, il me sembla qu'il vaudroit mieux écrire à ma Camila une lettre qui lui expliquât plus clairement ma passion et sa cause: et après l'avoir écrite, je restai quelque temps

me demandant comment je la remettrais en ses mains, et c'était une grave question, car pour le lui remettre je ne pouvais pas me fier à mes propres mains, puisqu'il est juste que le prince et seigneur, obligé à donner bon exemple et bonne opinion de soi à ses inférieurs quand, par sa faiblesse et sa misère il fait un faux pas et tombe à terre, tâche de faire de tous points les témoins de son malheur à cause du mauvais exemple et du scandale qui s'ensuit: car plus il est au-dessus des autres, plus il se distingue par les obligations, l'honneur et la dignité. Et de nos jours, il y a peu ou point d'hommes à qui se fier; parce que se fier à ceux qui sont au-dessus de soi est une faute insigne, car si auparavant ils faisaient peu de cas d'un homme, après ils le méprisent, voyant non seulement qu'il est au-dessous d'eux, mais encore que ce peu qu'il est, est terni par la passion et le désir désordonné. Si l'homme se fie à ses pairs, il leur reste inférieur, en leur montrant sa faiblesse. Si l'homme se fie à ses inférieurs, il se rend égal à eux, leur donnant l'occasion de perdre le respect envers lui. S'il se fie à ses serviteurs, il y en a peu qui soient assez fidèles, car je pense que le poste de secrétaire est superflu chez les princes et que, comme fainéant on pourrait l'exiler des palais. De sorte que je crois que pour nos péchés il n'y a jamais eu, ni époque plus riche en secrets ni de moins de gens à qui les fier, que dans ces temps tristes et malheureux où nous vivons. La cause de tout ceci doit être que puisque la malice va augmentant et qu'elle est l'ennemie de la bonté, il y a moins de celle-ci et plus

de celle-là; et ainsi le bien se tait, s'il y en a, et le mal se découvre, et même la vérité se couvre à force de mensonges. Mes secrets non plus, je n'osais les fier à personne; car l'honneur des femmes, et encore davantage celui des demoiselles et des personnes de haut rang, est plus fragile que le verre, et ainsi court le danger de se briser et de se perdre au moindre choc du monde; pour un soupçon, une médisance, une méfiance, pour une ombre, un homme peut risquer l'honneur de la femme la plus élevée. Et chez les grands seigneurs, qui doivent protéger les dames et veiller sur elles avec plus de zèle, il faut que cette obligation et ce respect soient considérés et pesés. Pour toutes ces raisons je n'osai fier ma lettre ni mes secrets à personne, et entouré et environné de toutes ces pensées variées et pénibles, je passai la nuit dans la plus grande anxiété imaginable, et le lendemain j'appris que Floriso et Claridia, avec leurs filles et entre elles ma belle Camila, se rendaient à la campagne pour se divertir et pour jouir de la fraîcheur de ses sources et de ses ombrages. En entendant ceci, je voulus éprouver la fortune et tenter tous les chemins possibles de donner gué à ma triste pensée. Et ainsi je fis seller pour moi un fort beau cheval et d'autres pour mes domestiques, et commandant aux veneurs de préparer et d'apporter les filets, de mettre les chiens en laisse, de charger les fusils, avec tous ces instruments de chasse je me mis à battre et à cerner le mont, de sorte qu'en peu de temps nous levâmes mille ani-

maux de différentes espèces. Et sachant dans quelle partie du bois se trouvait la bête que je venais chercher, avec tous ces plans et ces stratagèmes, je donnai l'ordre à mes veneurs de guider de ce côté un ours qu'ils avaient levé, et les suivant avec toute la vitesse dont mon cheval était capable, nous arrivâmes à quelques châtaigniers, à l'ombre desquels se trouvaient Floriso, Claridia et leurs chéries filles. Effrayés de la soudaine apparition de la terrible bête, sans savoir où se réfugier, ils restèrent troublés. Alors, relevant un peu en arrière mon bras droit, et invoquant le dieu de l'amour, ma fortune et les cieux à mon aide, je lançai un javelot que j'avais à la main avec tant de bonne chance, et de force et de vigueur, qu'attrapant la bête en sa fuite il la transperça de part en part, le fer restant presque enterré en terre et l'ours mort aux pieds de ma belle Camila.

CHAPITRE II

La tête transpercée et morte, ami Montano, aux pieds de ma cruelle meurtrière, je ne puis te dire qui se troubla le plus, elle de voir cet événement si soudain ou moi de voir sa divine beauté. Enfin, après une foule de politesses et de compliments, ayant offert à Floriso et à sa noble compagne la plupart du gibier, je suppliai ma Camila d'accepter l'ours, puisqu'il paraissait que son sort l'avait amené à mourir à ses pieds. Et feignant la gaieté qui était bien éloignée de mon coeur, je ne sais, madame, lui dis-je, si votre sévérité a son égale, puisque toute chose qui a l'honneur de vous voir, le paie de la vie. Mais quelle faute eut celui qui ne put éviter de vous contempler, puisque vous-même voulûtes qu'il vous vît? Elle ne me répondit pas de la langue, bien que je déduisisse de ses actions une réponse non très contraire à mon désir; car je la vis pensive, son visage changeant bien des fois de couleur, tandis que de temps en temps elle poussait un demi-soupir, que sa modestie virginale arrêta en route, interrompait et étouffait entre les dents, et que, de temps en temps de ses deux soleils divins et souverains, elle distillait quelques perles orientales. Tous ces faits, à mon avis, prouvaient que ma cause avançait et non pas trop à mon désavantage; et aussi, voyant cela, je tirai la lettre que j'avais sur moi, et feignant de prendre un mouchoir, négligemment je fis semblant de tirer à mon insu la lettre aussi et je la fis tomber sur ses ge-

noux, prenant garde que ce fût à un moment où ses parents ne pussent en aucune façon le remarquer. Lorsqu'elle vit la lettre, presque sans savoir d'où elle était venue, elle la prit, et remarquant que l'adresse était pour elle, au plus vite elle la mit dans la manche de sa robe. Moi, qui vis que tout avait réussi selon mon désir, prétextant qu'il se faisait tard, je rentrai chez moi, espérant bon résultat de mon invention, car jusque là tout s'était passé comme je le souhaitais. Et parce que je crois que tu auras plaisir à entendre les folies que la lettre contenait, je veux te la dire, car puisque c'étaient des gracieusetés d'amour, j'y prends plaisir chaque fois que je me les rappelle, et ainsi, m'efforçant de me rafraîchir la mémoire à leur propos, je les y conserve et la lettre disait ainsi:

Si les yeux humains s'émeuvent généralement---de voir maltraiter un corps humain,---où d'autant plus le mal d'autrui fait souffrir---qu'il est plus rigoureux et plus élevé;---si les lions se sentent émeouvoir par la timide bête qui s'est humiliée---si les coeurs sanguinaires---émus par de tristes discours, se laissent entraîner à la compassion---si les vaillants s'adoucissent---en contemplant l'ennemi humilié---et s'ils se laissent gagner aux larmes humaines,---pourquoi celle à qui s'humilie un doux ami---doit-elle avoir le coeur de *roche*---fermé à la vérité d'un fidèle témoin?---Pourquoi une bête si douce et si divine doit-elle montrer un coeur si dur à la tête soumise?---Pourquoi faut-il qu'un malheureux soit persécuté sans pitié ni merci par un coeur fort,---et déjà afflige, qu'il soit plus affligé?---Pourquoi celui qui est à l'article de la mort---doit-on l'aider à rendre l'âme---tâchant d'achever son triste sort?---Pourquoi ne remportera-t-il pas la palme de l'amour---celui dont la triste vie est, par amour,---dans la mer de la mort, prise de calme?---Pourquoi doit-il mourir de cette blessure---celui qui la prit pour gloire salutaire---et dont l'âme en est revêtue?---Que ma peine notoire t'émeuve,---et pense, ma Camila, et considère---que ma mémoire te tient pour but---Accepte ma foi rare et véritable,---issue d'un coeur élevé et noble,---contre lequel tu es sans raison, si cruelle. Considère que je suis en larmes fondus,---que mes

importunités me servent de bourreau, ---qui mènent mon âme à
 une extrémité si amère. ---Déjà la fin de mes humaines joies
 ---attend l'heure déplorable, où quand---dans la mort
 finiront mes malheurs. ---Déjà ma triste vie seroit---que tu
 crois ma fermeté incertaine, ---et que pour cela, tu me
 mépriseras. ---Déjà mon espérance est sûre et certaine---de
 la crainte de la sentence inflexible---qui doit fermer au
 bien la porte du bien. ---Déjà je sais que l'amour et la
 clémence---sont aussi éloignés de ta beauté---que l'est de
 mon coeur la patience. --- *Déjà* je sais qu'il va se planter
 ---contre ma vie de rigides bannières---arborées sur la
 forteresse de la cruauté---Déjà m'attaquent les cruels soupçons
 ---de rages, de regrets, de peines, de jalousies---me menacent
 de mort de mille façons. ---Déjà les deux soleils que j'adorai
 comme mes dieux---je sais qu'ils foulent aux pieds mon amour
 simple et pur, ---le méprisent et le traînent par terre. ---
 Déjà je sais qu'il n'y a pas de lieu qui soit sûr pour m'isoler
 de ton regard hautain---et des coups de ce coeur dur. ---
 Déjà je sais que je suis en vue et en revue condamné à
 mourir par ta beauté, ---bien que je persiste davantage à t'aimer
 toujours. ---je le sais, mais ne crois pas que ma fermeté---
 soit de si piètre abondance et de si peu de force---qu'elle
 ne puisse résister à ta cruauté. ---J'ai ne demande, madame, que
 ce qui m'appartient---rien que la récompense de t'aimer et
 de te chérir, ---d'un feu qui enflammerait un froid glaçon.
 ---J'avoue que j'ai péché à te connaître, ---mais puisque j'eus
 la gloire de te voir, ---je crois la mériter en te méritant.
 ---Mon coeur s'asservit à t'aimer; ---mon âme se fondit en
 amour tendre---aussitôt qu'elle put te voir et te contempler.
 ---Je déclare que mes feux seront éternels---si quelques
 gouttes de ta douce source---ne me délivrent de cet horrible
 enfer. ---Toujours mes yeux t'auront présente---contemplant ta
 divine beauté, ---bien que tu sois de ma vue plus absente. ---
 Confiant en ta clémence seule, ---dans cette confusion et ce
 doute amer, celui-là achève qui déjà va s'achevant, ---si ta
 divine beauté ne l'aide.

Cela étant fait comme tu viens d'entendre, et la nuit
 étant venue, tourmenté de la mélancolie ordinaire de mes
 pensées, prenant une guitare je sortis par une porte de
 derrière, au champ pour soulager mes peines et pour jouir
 du vent frais qui soufflait. Et dirigeant mes pas vers la
 maison de Floriso, et me trouvant dans une allée de peupliers
 tout près de là, je m'assis au pied d'un peuplier haut et
 droit, d'où, par les clartés que, entre l'épaisse ramée,
 faisaient les rayons de la fille de Latone, je

pouvais voir l'endroit qui était l'abri et le gîte de tout mon bien et je me mis à chanter de cette façon:

Puisque tu récompenses un amour si loyal---de tant de dédain, et parce que je t'aime bien---toi, mon bien, tu m'aimes mal;---puisque mon tourment inhumain---n'a pas ému ton cœur,---madame, je demande merci,---car, des tourments de l'amour,---celui que je tiens pour le plus grand,---c'est d'aimer sans être aimé.

Pour l'oubli, il y a plainte;---pour l'amour, espoir;---pour le dédain il y a changement;---et pour la jalousie, satisfaction;---mais, malheur à mon cœur!---qui est si malheureux,---qui implore de mois en mois,---et plus il t'importune,---tu es comme la fortune,---qui tue celui qui est à ses pieds.

Je ne force pas ta liberté,---ma Camila, à ce que tu m'aimes,---mais seulement que tu saches gré---de deux ans de soumission.---Aie, ô ma gloire, de moi pitié,---et donne-moi, si tu le veux bien,---rien qu'une heure de vie,---car ce n'est pas beaucoup, ingrate aimée,---que pour deux ans d'adoration tu sois une heure reconnaissante.

Comme le soleil du ciel là-haut---je me consume et m'épuise,---et ce feu dont je brûle---jamais n'adoucit ta glace;---mais sans doute je crains---que, puisque tu me détestes,---ta glace ne fasse que croître avec le feu,---et qu'au soleil qui me brûle,---je ne sois cire qui m'amollis,---et toi, pierre qui t'endurcis,

Ici je m'arrêtai, non sans verser quelques larmes, dont j'accompagnai ma triste musique. Et à ce moment, j'entendis un léger sifflement, comme si l'on appelait quelqu'un pour le faire venir. Et comme je voulais savoir, un peu troublé, qui avait été témoin de mes plaintes, poussé par la curiosité et le déplaisir, je me levai et allai vers l'endroit d'où était venue la voix. Et comme toujours je l'entendais de plus près, sans perdre mon chemin, après avoir fait quelques pas, je me trouvai pres de chez Floriso, presque contre une fenêtre, où il y avait un petit grillage. Là, on cessa d'appeler et moi, je cessai d'avancer. Et

comme je vis la fenêtre ouverte, j'attendis un moment sans oser respirer ni prendre haleine, le coeur battant fort, les pieds cloués à terre plus fortement qu'un des hêtres de cette montagne. Et après quelques instants, j'entendis qu'il sortait de dedans une voix humble qui demandait qui j'étais. Et après quelques instants, j'entendis qu'il sortait de dedans une voix humble qui demandait qui j'étais. Et comme l'écho de cette voix retentit dans le plus profond de mon coeur, je sentis et reconnus que c'était celle de ma chère Camila. Et saisi d'un tremblement mortel, je répondis: C'est votre Leonardo, madame, si par hasard, il y a quelqu'un qui mérite d'exister en votre divine présence. Elle, troublée, demanda comment je la connaissais et savais que c'était celle que je disais, Dans mon âme, lui dis-je, où il n'y a pas de place pour une erreur en vous reconnaissant, je garde représentée votre souveraine image. Et par ce que dit cette voix avec ce qui est en elle, je reconnais que vous êtes ma divine dame et son propre original. Elle, alors faisant un ciel de cette grille, s'y mit, dissipant les ténèbres de la nuit, égayant et réjouissant la campagne et gonflant mon âme d'une allégresse subite et inespérée; et ouvrant ces beaux coeurs, elle me dit: Seigneur Leonardo, baissez la voix, parce qu'on veut nous entendre, et écoutez-moi maintenant un peu. Les nombreuses obligations que je vous ai, et celles que je me sens avoir par respect pour votre position exaltée me tenaient en quelque doute et suspens pour répondre à un papier que par

(1) Erreur d'impression ? lecho de ver pour echo de ver

ruse vous avez laissé cette après-midi entre mes mains. Et bien que je pusse jouer quelque peu l'offensée, la farouche, et l'irretée, et que je pusse considérer coupable votre hardiesse de ne pas avoir procédé, d'après une certaine manière de voir, selon les formes et les égards que dictait votre courtoisie, et que je pusse vous demander, comme d'autres le font, quand vous vîtes en moi chose qui vous donnât encouragement et hardiesse pour prétendre à quelque chose de contraire à votre autorité et à mon honneur; néanmoins, comme je vous tiens pour si courtois et si discret que je sais que vous ne l'aurez pas désiré, et pour si respectueux que je sais que vous n'y aurez pas prétendu, vous reconnaissant par la suavité de la voix et l'harmonie de la musique, j'ai voulu vous appeler par cette fenêtre qui donne à mon appartement, pour savoir de vous-même quelle est votre pensée. Je n'ignore pas que vous avez de l'affection envers moi, et je ne blâme pas à cet égard votre amour, car je reconnais que ces choses ne sont pas en notre pouvoir. Mais je voudrais savoir quelle est votre prétention là-dessus, étant obligées à savoir, puisque je suis qui je suis, comment vous devez garder et considérer mon ^{propre} honneur, celui de mes parents et de ma lignée, et le vôtre même, qui se ternirait et se perdrait, si vous méditiez quelque chose contre le mien. Belle dame, lui répondit, je rends mille grâces au créateur qui vous fit aussi discrète que belle, et vous forme la plus belle du monde. Puisque vous avez compris la maladie de mon âme, je n'ai pas à être comme le

malade sans jugement qui va trop réservé et défiant pour découvrir son mal au médecin qui peut le guérir. Le ciel sait que je n'eus jamais la pensée de vous offenser, parce que ce serait offenser sa divine et souveraine grandeur, mais que cette modestie et cette crainte, qui sont ennemies de la santé des âmes, m'ont fermé la bouche et lié la langue pour qu'elles ne¹ soient même pas les instruments sans vie de ma guérison. Mais bien que ces organes n'aient pas accompli leur fonction,^{il} ne m'^a pas fait défaut les chemins que vous savez, par où j'ai réussi à vous découvrir mon mal. Ce que je prétends et ce que je désire, c'est uniquement de vous aimer et de vous servir, et ceci de la façon que vous voudrez, car puisque vous avez mon âme en votre pouvoir dès le premier jour que j'eus le bonheur de vous voir, il est *juste* que vous vous en serviez comme bon vous semblera. Comment voulez-vous, me dit-elle, que je puisse croire à ce qu'on peut appeler des louanges flatteuses, d'un côté parce qu'elles sont en ma faveur, de l'autre parce qu'elles sont sur un tel sujet, si sont publiquement connues dans cette terre les amours que vous avez avec Leonida, la belle dame de Orense? Que j'ai, lui répondis-je; madame, il vaudrait mieux dire que j'eus, et cela parce que le jour n'avait pas^{encore} ¹ point, que le soleil de votre divine beauté ne s'était pas levé dans mon hémisphère; car s'il en était ainsi, tout autre s'évanouirait, comme avec les rayons du soleil, se dissipent les ténèbres de la nuit. Le temps que j'ai passé à servir Leonida, ce ne fut que par courtoisie,

désirant lui rendre la faveur qu'elle me montra en toute occasion. Et cela n'alla pas au delà, bien que les envieux de mon honneur veuillent faire croire le contraire. Mais dès que je connus votre souverain mérite, vous voyez que je me suis privé de toutes les autres choses, mettant tout mon contentement à employer tous mes sentiments et mes facultés à vous contempler et toutes mes forces à vous servir. Et de ceci je n'offre d'autre témoin que vous-même, car vous savez les sanglots, les soupirs, les larmes que j'ai versées pour vous, les nuits mélancoliques et ténébreuses où s'est vue mon âme jusqu'ici. Tous ces monts je les ai remplis de mes plaintes; l'écho est fatigué de me répondre; les ruisseaux et les rivières de cette plaine ont débordé avec mes larmes, et les arbres et les plantes ont poussé par les continuelles plies de mes yeux. Et pour toutes ces peines que j'ai souffertes en votre service, je vous prie seulement de considérer qui je suis, et me traitant comme celle que vous êtes, que vous permettiez que je vous aime et vous serve éternellement. Et si avec le temps, mes services méritent que vous éleviez mon état et mon honneur à la cime de votre divine beauté par le mariage légitime, cela je le laisse à votre disposition. Tous ces discours et d'autres échangés ce soir-là entre ma dame et moi, furent bien entendus et regus de nous deux et bien que, avec la gravité naturelle de sa souveraine physionomie, ma Camila voulût dissimuler le contentement qu'elle reçut à savoir si à fond mon amoureuse passion, pour celui qui souf-

frsait du même mal cette dissimulation était vaine et superflue parce que le même interprète qui était dans son âme, était dans la mieune, révélant ses passions inconnues. Et après avoir échangé d'autres discours à propos de notre commune intention, nous fûmes d'accord de tenir secrètes nos amours jusqu'au moment de les découvrir à ses parents, afin que, à la satisfaction de toutes les parties, liés par le noeud du saint mariage, nous recueillions le fruit de nos désirs. Et par cette même grille, ma Camila me jura de m'aimer éternellement et de ne pas m'échanger pour autre au monde. Et après avoir baisé sa blanche main, et nous être concertés pour nous voir plusieurs soirs à ce même endroit, prenant congé, je rentrai chez moi dans le contentement que tu peux te figurer, et que peut peser et sentir quiconque a navigué sur cette orangeuse mer de l'amour et de l'espérance. Dès lors commença à se lever un nouveau soleil dans mon âme; je ne me rappelais aucune tristesse que j'eusse soufferte, puisqu'il me semblait que le moindre trait de joie qui occupait en ce moment mon âme était plus grand, plus précieux et plus avantageux que toutes les tristesses et les souffrances que j'aveis eues auparavant. Dès ce jour commença à vivre en moi un nouvel homme. Je m'habillais élégamment, de costumes variés et différents, les couleurs du corps se conformant à celles de l'âme; je fréquentais la chasse; j'étais l'auteur des fêtes, et me rendant généralement chez Floriso et Claridia, j'essayais, en faisant parade de ma personne, de Garner leur affection,

pour avancer nos affaires. Et comme ils connaissaient mes pensées honorables, et par conséquent ne se tenaient pas sur leurs gardes contre moi, j'entrais et je sortais de chez eux quand je voulais, réjouissant mon âme de la vue et la conversation de ma chère Camila, et accourant le soir au poste accoutumé, où si je passais la journée dans le contentement, je passais la soirée dans le paradis, car ce l'était pour moi ^{de} la voir et ^{de} l'entendre; car, outre sa divine beauté, elle a la langue si suave et si délicate et des propos si vifs et si doux, qu'ils suffisent pour élever et pour suspendre l'entendement le plus vif et le plus fin. Et comme les qualités de son âme sont de tant de perfection et de prix, je puis te jurer et t'affirmer que jamais ma pensée ne s'abaisse à rien penser contre sa divine pudeur. Car il y a cette différence entre l'amour chaste et honnête et celui qui ne l'est pas, que comme le premier a son siège seulement dans les goûts, les plaisirs et les contentements de l'âme et que l'âme est éternelle, pure et spirituelle, aussi l'amour est éternel et ne meurt jamais, mais plutôt, plus l'âme aime, c'est avec plus de force et plus de vivacité, avec plus de pureté et d'esprit qu'il aime. Et étant toujours satisfaite, toujours elle a nouvelle soif et faim d'amour. Ce qui n'arrive pas dans l'amour bas et lascif, car comme celui-ci a son siège dans le corps et pour objet le plaisir charnel, sensuel et temporel, et que toutes ces choses sont vaines, caduques et périssables, quand cet amour a réussi à gagner son but et

à obtenir ce qu'il désire, là il s'achève et périt, le désir est assouvi, et l'ardeur non seulement se rassasie, mais en se rassasiant, elle est prise d'ennui. Et ainsi ceux qui ont cet amour sont comparés aux bêtes brutes, et ceux qui ont le premier, aux anges et aux bienheureux, qui voyant Dieu toujours et jouissant de lui, étant rassasiés et satisfaits, ont de nouveau faim et envie de lui. Et la cause de cette comparaison, c'est que ceux qui aiment d'un amour chaste et honnête les créatures, les aiment en tant que les perfections du Créateur resplendissent en elles. Et par conséquent tout cet amour remonte au Créateur comme divin et souverain premier principe, cause, source et origine de toutes les perfections. Tel était donc l'amour qu'il y avait entre nous deux, et par conséquent jamais nous ne nous rassasions de nous aimer et de nous chérir, car nous ne nous ennuyions pas ni ne donnions occasion à ceux que nous voyions de s'ennuyer de nous. Et bien que Floriso et Claridia remarquassent quelques signes, marques et étincelles d'amour entre nous deux (car ceci, d'une part ou de l'autre est impossible à cacher), comme ils me tenaient pour si honorable et si respectueux, et leur fille pour si chaste et si honnête, ils n'interrompaient pas nos inclinations, et ne regrettaient pas l'ardeur que je témoignais à leur fille, trouvant, puisque je n'étais ni lié ni empêché ailleurs, que ce seraient les moyens, comme ce le fut, d'unir nos corps, puisque les âmes l'étaient déjà par le noeud du saint mariage. Pour ces raisons, j'avais l'entrée

libre chez eux, au grand plaisir et au contentement de tous, et tout en parlant et en conversant avec tous, je ne manquais pas de dérober mille moments et de les réserver à ma chère Camila. Et ainsi au cours de toute cette période, je vécus dans le plus grand plaisir et contentement qu'on puisse imaginer. Et je me rappelle qu'une fois, entrant dans le jardin de Floriso, je trouvai ma Camila assise au pied de ce haut Laurier où elle eut pour la première fois connaissance de mon amour, reconnaissant son divin visage dans le miroir sans tache, poli et cristallin, et je vis que, absorbée et en extase, jouant d'une guitare et accordant avec elle sa divine voix, elle chantait un "romance", et dès qu'elle vint à me voir, avant de l'achever, abandonnant la musique elle s'avança vers moi les bras ouverts et couvrant mon cou, nous nous assîmes un moment, près de la source cristalline, rappelant les souvenirs du premier conte de nos amours qui là nous était arrivé à nous deux. Nous passâmes ce jour et d'autres jours heureux, pendant qu'il régnait dans mon âme la plus agréable disposition que pût désirer un homme établi dans l'état le plus heureux et plein d'allégresse. Tout en te disant, ami Montano, que nous mangeâmes ces savoureuses et délicieuses bouchées de l'amour avec sa sauce, ainsi quoiqu'il y eût contentements, joies, repos et gloire, il ne manqua pas de peines, de soucis, de craintes, d'inquiétudes et la forteresse et l'hommage de ma fermeté n'échappèrent pas aux jalousies infernales qui accompagnent toujours l'âme qui aime avec ardeur.

Il y avait près de mon gouvernement un gentilhomme noble et distingué plutôt en position qu'en lignée, qui s'efforça à cette époque d'obscurcir ma gloire et de ternir mon contentement. Celui-ci se mit à servir et à visiter ma Camila, fréquentant la maison de ses parents plus que je ne l'aurais voulu. Et, comme les amants, bien qu'aveugles, voient plus qu'Argus avec ses cent yeux vigilants, ses prétentions ne pouvaient pas m'être cachées. Et tout en regrettant de le voir entrer si souvent chez Floriso je ne pouvais montrer ce sentiment, pour ne pas révéler en même temps mon amour. Ma Camila apercevait et connaissait bien mes imaginations et les efforts mal dirigés de Persanio (car ainsi se nommait mon injuste rival), et par conséquent essayait de se conduire avec lui de telle sorte que, bien que le mauvais ^{maintien} de celui-ci me donnât occasion de soupçonner quelque chose, la prudence, la circonspection et la pureté de celle-là pût me libérer de toute méfiance. Persanio se rendant envers moi fort ami et un objet très familier de ma maison, sans voir qu'il s'efforçait de m'en dérober l'objet le meilleur et le plus précieux. Il croyait qu'il pouvait, ayant de l'influence sur moi, entrer et sortir en sécurité et sans soupçon chez Floriso, puisque lui et sa noble et chère Claridia m'étaient tellement dévoués. Tu vois ici, Montano, les amitiés du monde, qui sont aussi fausses qu'elles sont apparentes, ^{et étant tout apparentes} elles seront toutes fausses; elles sont comme les santerelles, qui s'établissent dans le pré tant que dure l'herbe verte, et quand elles partent, le laissent tout sec,

flétri, fâné, hâlé, brûlé; elles sont soleil d'hiver, qui, quand il brille et éclaire au plus fort, c'est signe qu'il va se couvrir et s'obscurcir au plus vite. Telle était l'amitié de Persanio avec moi, parce que je savais le but auquel il visait, et ainsi je t'assure qu'il m'était impossible de dissimuler la variété de pensées qui étaient dans mon âme. Et c'était de telle sorte que ma Camilla bien-aimée connaissait presque avec certitude mon chagrin, et par conséquent elle essayait avec plus d'ardeur de se dérober à mon ennemi. Mon malheur voulut qu'une fois nous allassions, Persanio et moi, chez ses parents, et quand elle le vit, car il marchait un peu devant moi, elle se retira en colère à son appartement, ce dont je me troublai fort, croyant que j'étais cause de cette fuite, parce que je ne pensais jamais que ma Camilla dût fuir ma vue, bien que je fusse accompagné de lions et de basilics, pensant qu'elle seule pourrait leur servir de sauf-conduit pour qu'elle ne le fît pas. D'autre part, elle croyait, voyant son ennemi accompagné de moi, que tout cela était à mon goût que j'avais placé maintenant ailleurs, et que pour cela je voulais que Persanio s'entendît avec elle, et que pour cette raison il se servait de ma compagnie comme troisième. Tu vois ici comme nous allons les deux, et considère quel serait mon état, moi, qui n'avais ni espérais avoir d'autre contentement que celui que pouvait me donner la foi et l'amour de ma dame. Pour tirer au net toutes mes craintes et pour vérifier tous mes soupçons, je résolus de lui

parler un soir par la fenêtre de la grille qui avait été le témoin de nos premières paroles, et allant là-bas, je fis le signal accoutumé, une, deux, trois fois; Elle, qui crut que j'amenais la même compagnie qu'auparavant ne voulut ni ouvrir ni répondre, ce que je ressentis tellement que dès ce moment se confirmèrent mes soupçons. Et ainsi, sans attendre plus longtemps, désespéré, je rentraï chez moi, et le lendemain de très bonne heure, avec deux ou trois serviteurs, je me retirai à un mien hameau qui était à trois lieues de là, et je ne pus le faire avec assez de discrétion pour éviter que mon absence ne s'annonçât aussitôt, et que par là ma Camila n'en vît confirmer le soupçon qu'elle avait eu de ma mauvaise foi. *Moi* de mon côté, car il n'était aussi impossible de vivre sans elle que sans le mouvement du ciel, sans la chaleur du soleil, et l'influence des étoiles, je fondais en vives larmes, la journée entière se passait et s'écoulait dans un soupir, je ne trouvais pas de différence, *quant à moi*, entre le jour et la nuit, parce que tout me semblait une nuit obscure; et *avec* la force du désespoir, je pris un jour plume et encre, et je me résolus à lui écrire cette lettre:

Leonardo, le triste amant, --- le noble qui était le portrait vivant de l'amour, --- à celle qu'il aurait plus qui lui-même --- écrit, craintif, cette missive.

En mille autres je t'ai envoyé --- mon amoureuse plainte, --- et *ç'a été* bien inutile, --- car enfin les ont effacées --- mes larmes et ta lumière. --- Mais quelque dans ce conflit --- tu prétendes recevoir une palme glorieuse, --- elle ne te profitera pas, --- car ainsi tu pourras --- dans le coeur les effacer tout comme dans l'âme.

Mais je ne puis te nier --- que je me lasse de t'écrire ---

fatiguée à présent---la main de contester avec toi---et
l'âme de ne pas te servir.

Et bien que dans ce travail---rien ne repose ma
~~main~~---ce n'est pas--- que l'amour me manque,---mais
parce que le pinceau se fatigue---quoi que désire le pein-
tre.

Mainte fois je dessinaï---sur des papiers inutiles---
ta belle grâce et je fis mal;---parce qu'en tin, comme ta
foi,---ils furent effacés.

De ma poitrine je libère---souvent cette plainte,---
parce que(et en ceci je ne me trompe point)la foi jurée en
une grille---commence et finit en fer.

Mais aussitôt que se ranime---l'espérance avec laquelle
je lutte---elle dit à l'âme, où elle habite,---que ce qui
sur le fer s'écrit---a coutume de durer fort longtemps.

Mon malheur s'éveille---dès que j'en arrive là,---et
dit à l'âme tranquille---que la foi dure dans le fer,---
puisque le fer dure en moi.

Celui qui révèle ton changement,---ma Camila, ton dé-
dain,---réussit à voir un miracle,---voit ma foi sans es-
pérance,---mon mal considéré un bien.

Bien que celui qui avec compassion voit mon mal, peu
à peu,---dise que moi dans mon tourment, puisque je suis
mort, je ne sens pas, et que je ne juge pas, puis que je
suis fou.

Je l'avoue, Mon peu de jurement,---et à ma vie j'ai
renoncé,---car, voyant ton excès,---je meurs parce que tu
as changé,---et pour t'avoir vu, je perds le jugement.

Je ne sais quelle a été la cause---que tu as fini par
me détester;---mais, quelle cause doit-il y avoir---sinon
que ce qui cause ma mort c'est que je suis homme et toi
femme?

Je suis rocher, je suis ferme roche---je suis fci, je
suis tout espérance,---je suis où l'amour touche toujours;
---toi, femme, qui est peu de chose,---facile confusion,
changement.

Pardonne si j'ose dire quelles sont les femmes,---car
peut-être, si je les définis,---je pourrai dire en passant,
---cruelle ingrate, quelle tu es.

Les femmes sont, si elles, sont---celles qui n'ont ja-
mais existence,---miroir de l'opinion,---devise écrite au
charbon,---qui ne se peut comprendre.

Elles sont la fable du Momus---maudissent sa copie,
---la foi et la beauté sans substance,---comme les images
de plomb,---qui se doublent tout à coup.

Leur conseil est babillage---et leur esprit, malice,---
leur silence, sottise,---leurs dons, gain,---et leur gain,
cupidité.

Leurs yeux sont de basilic;---leur voix, de cruelle
sirène;---leurs soupirs sont de l'hyène;---leur condition,
non de rocher,---mais de sable mouvant.

Leur amour est basses délices,---leur affection, sen-
sualité;---leur pudeur, niaiserie;---leurs larmes, vil
fard,---dont la moitié est sublimé corrosif.

Leur essence, c'est d'être variables,---et en tout
d'être hostiles---à ce suprême mode immense;---Dieu est
immuable en tout,---et elles, en tout, muables.

En toute leur conduite---elles sont contraires à
l'homme---et, pour ne pas me décevoir,---elles sont, ont
été, et doivent être sa contradiction même.

Je ne dis pas que je t'ai plu, ô mon ingrate ennemie,
---car, bien que je voulusse, tu n'as pas voulu,---mais qu'en
amour j'ai surpassé---celui qui te plairait le plus.

Mon don est une foi véritable,---et ta première parole
---fut, ingrate, que tu m'aimerais;---mais ce sont toutes des
illusions,---foi en la femme, empreinte en cire.

Pour pouvoir te les offrir,---je n'eus ni ne voulus
avoir---des perles en coquilles de nacre---croyant que pour
t'aimer, il suffisait de les mériter.

Les plus superbes dépouilles---dont j'enrichis ta main
par poignées et par tas,---sont les soupirs de mon âme---
et les larmes de mes yeux.

Mais je meurs, ayant appris---que les obligations si
étroites---que je semai en toi, se sont perdues,---et que
d'entre certains soupçons,---j'ai cueilli mille vérités.

Je reconnais que le plus vaillant---est maintenant de
moindre valeur,---et que moins vaut l'amour---d'un noble et
loyal, Leonardo,---que celui du traître Persanio.

J'étais en train d'écrire ces propos, ami Montano, et
tout à coup j'entendis dans le patio de ma maison un grand
bruit de chiens, de chevaux et de gens, entrant comme en foule.

CHAPITRE III .

Aussitôt que j'entendis cette rumeur, arrêtent le vol de ma plume, en suspens, sans continuer mes arguments, je vois les pauvres salles de ma solitude accompagnées et ornées de la plus riche tapisserie du monde, ce précieux ouvrage étant formé par les nobles Floriso et Claridia, et les belles Cintia, Roselia et Anatisi, leurs filles, et avec elles ma divine et belle Camila. Ce que je ressentis en présence de ce spectacle étrange et soudain, tu peux bien te le représenter, toi et quiconque se considère dans une pareille affliction et oppression de coeur, et voyant devant ses yeux la cause de cette affliction. Feignant, à la fin, un courage que je n'avais pas, je reçus à bras ouverts mes nouveaux hôtes, disant à Floriso: Maintenant seigneur, je vois qu'il n'y a pas d'endroit, de lieu ou de site, quelque retiré qu'il soit, qui puisse échapper aux voleurs, surtout ceux des maisons, lesquels connaissent et scrutent les coins les plus secrets. Lui et sa Claridia, en des termes affables, discrets et courtois, après avoir rendu mes politesses avec d'autres semblables, me dirent: qu'ayant appris ma retraite et ignorant la cause de mon départ si inattendu de mon propre palais, ils venaient apprendre de ma propre bouche la raison de tout ceci, et me tenir compagnie dans cette solitude, si je ne voulais pas retourner à la ville. Et que pour me divertir, ils apportaient tous les appareils de la chasse, tels que chiens, filets,

émouchets, autours, sacres, faucons, et après cela la noble Claridia ajouta: Camila apperte le javelot de la chasse du premier sanglier, pour voir si se présente dans ces monts autre *heureuse fortune*, pour ne pas dire aventure, pareille à la première qu'elle eut. Moi, après avoir remercié et apprécié de mon mieux cette faveur, dissimulant mes tourments, je fis semblant d'être venu à cette étrange solitude pour me reposer un peu des soucis de la Cour et du gouvernement. Bien qu'il soit clair que cette excuse était aussi frivole qu'apparente, car la faiblesse et la pâleur de ma figure démontraient que j'étais dans cet endroit à pleurer, et enseveli entre mille terribles ennuis, plutôt qu'à m'en divertir. Ma Camila ressentit ceci à un tel point, me voyant dans une humeur si nouvelle et si différente de celle qu'elle avait cru que j'avais, qu'elle ne put réprimer les larmes que ses divins yeux distillaient, comme de petites perles, lesquelles Dieu sait si j'aurais voulu les mêler avec les miennes comme les eaux de la source Salmaci~~s~~ si une honte virile ne m'en avait empêché. Enfin, après que mes hôtes se furent reposés et eurent pris le peu de rafraîchissement que dans cette solitude je vas leur offrir: vous passez ici, me dit Floriso, le temps d'une autre façon que vous ne le passez là-bas. Que voulez-vous dire par là-bas? lui demandai-je. *si* oublieux êtes-vous de fêtes, me dit-il, que vous ne savez *rien*^{de} celles que nous avons là-bas pour le mariage de Persanio? Et moi, avec un trouble si subit et si extraordinaire qu'il n'y eut

partie de mon corps qui ne s'en ressentit, étonné du nom de mon ennemi, car cela même me frappait d'étonnement: Comment, lui dis-je, Persanio marié? Persanio marié? avec qui, Floriso? dis-le-moi vite. Avec Crinarda, la noble dame de la vallée d'Amade, me répondit-il; est-il possible que tu ne le savais pas?

Je restai là, comme une personne qui vient de s'éveiller d'un rêve triste et accablant, qui doute si elle dort ou si elle est éveillée. Dès ce moment, mon âme commença à s'éclairer d'une nouvelle lumière, dont les rayons dissipèrent les nuages de mon cœur. Et enfin, peu à peu je compris mon erreur. Et pour ne pas faire voir le changement de mes pensées, j'ordonnai de sortir aussitôt à la chasse, dont il y avait grande abondance dans ces monts. Et laissant Claridin et ses trois filles dans un beau et frais jardin que cette maison avait, nous partimes pour le mont, Floriso, ma Camila et moi, avec tous nos serviteurs, et les filets placés dans un lieu convenable, bientôt nous levâmes un léger cerf, que Florison suivit avec toute la troupe, désireux de l'atteindre, par ce hasard la fortune m'étant favorable, pour que j'eusse l'occasion de rester avec ma Camila, ce qu'elle désirait aussi. Et ainsi à mesure que les autres couraient, nous nous arrê tâmes tous deux; et alors, ^{me regardant avec} un frocement terrible ^{braquant} ses yeux divins, qui brillaient comme si étaient des éclairs du ciel, elle me dit: Homme ingrât et sans reconnaissance, est-ce l'honneur des hommes de tes qualités et de ceux qui

aiment et fixent leurs pensées où tu mis la tienne, de
 tromper par des paroles flatteuses, trompeuses et fausses
 les nobles demoiselles? Où as-tu fui? Où as-tu pensé te
 cacher de ma présence, te croyant libre de ma vue? Est-ce
 ainsi que tu laissas la tendre brebis dans la gueule et
 les dents des loups sanguinaires? Crois-tu que c'est mon
 père qui m'a amenée ici? Tu te trompes, car c'est moi qui
 ai amené mon père pour être témoin de ton injuste oubli.
 Qu'y a-t-il au sujet de ton ami et compagnon Persanio?
 Pourquoi n'es-tu pas le parrain de son mariage? Est-ce
 parce qu'il ne le célèbre pas avec moi, comme tu le voulais
 et désirais? As-tu fui de ma présence par honte de ne pas
 accomplir ce que tu voulais, ou parce que tu aimes une femme
 à qui tu ne peux porter qu'un amour injuste? Mais fais ce
 que tu voudras et aime qui te plaira: car c'est à moi la
 faute, et je mérite toute peine, pour m'être fiée et
 avoir cru à l'homme le plus ingrat et le moins recon-
 naissant du monde. Elle ne put continuer, car les cieux
 ou les soleils de son divin ciel commencèrent à répandre
 une lourde pluie de larmes cristallines. Moi, qui eus
 bien de la peine à ne pas perdre le peu de valeur et de
 force qui soutenait ma triste vie, je commençai, blâmant
 mon ignorance, à donner les excuses que je pus de mon exil.
 Et donnant des preuves de mon amour avec la manifestation
 que je fis de ma jalousie, et de ma raison *de l'avoir*,
 je défis le labyrinthe et le filet dans lesquels nos

coeurs s'étaient trouvés pris jusque là, ma Camila en étant
 contente et moi encore plus amoureux que je ne l'étais
 auparavant de sa divine beauté, de sa souveraine valeur et
 de son extraordinaire fidélité; alors elle me raconta les
 intrigues de Persanio, et les chimères, les stratagèmes
 et les pièges qu'il avait ourdis pour gagner son amour,
 sans négliger ruses, dons, messages, entremises, promesses,
 visites et parade de sa personne, en un mot, tout ce qui
 lui semblait à propos pour la gagner, et qu'enfin, voyant
 que tout cela était battre le vent et semer sur le sable,
 désespéré, il s'était marié avec la belle Crinarda, dame
 de meilleures taille et figure que de nom et réputation.
 Après cela, ma Camila me demanda ce que c'était que
 j'écrivais quand ils entrèrent chez moi, de quoi je restai
 assez troublé et incertain, sans savoir un moment que
 répondre. Mais enfin, je me rappelai je ne sais *quels*^{vers} que
 j'avais *adressés* la veille à la solitude, diverti *par* l'ex-
 cessive mélancolie que j'y ressentais; et je lui dis que
 quand elle entra, j'écrivais cette chanson à la louange
 de la solitude où je me trouvais, dissimulant de mon
 mieux l'affaire de la lettre, et elle disant que je la
 répétais si je m'en souvenais, je ^{*récitai*} de cette façon;

Sainte solitude, abri et nid---de celui dont les
 divines pensées vont droit au plaisir et au calme.---Au-
 jourd'hui qu'en toi s'accorde mon sentiment et que je
 livre mes plaisirs et mes contentements---à ton amoureux
 abri et à ton doux feu,---écoute la juste prière---de
 celui qui tant estime---ta gloire plus qu'humaine,---et
 encourage la mémoire---que le tumulte contraire décourage,
 ---toi qui es sur la terre---l'échelle par où l'âme monte

au ciel.

En toi le recteur de ciel souverain---voulut que le coeur céleste et le coeur humain---trouvassent plaisir et réconfort,---Le coeur humain trouve en toi son contentement quand entre l'ennui et le tiède plaisir---son coeur incertain se sent resserré---en larmes défait,---il va cherchant ton asile,---car la mélancolie---trouve sa compagnie---dans la divine lumière du ciel clair,---et dans le calme serein---trouve le silence que désire l'âme.

Plus il jouit de toi, plus il suspend---l'épée qui taille ses joies et coupe---l'épouvantable coup qui menace,---Personne ne lui est contraire ni ne l'offense,---il a le corps en paix, l'âme recueillie,---Les soucis ne l'occupent ni l'embarrassent.---Il trouve dans tes eaux paisibles---un modèle pour sa vie;---car plus elles avancent,---plus elles lui démontrent---que tel est l'état de ses maux,---qui, comme le Soleil et la Lune,---courent et volent sans aucun délai,---

Le vert des arbres ombrageux,---dont l'Avril fleuri couvre leur tronc,---ajoute à son espérance l'espérance;---les lourdes chaleurs et les froids,---quand le Decembre couvre son visage transi---promettent à sa mer furieuse du calme.---il n'y a en balance parfaite---aucune chose sur la terre:---ce qui manque de feuille aujourd'hui---demain reverdit;---l'eau coule et jamais le ciel ne s'arrête: le beau soleil doré---luit aujourd'hui et demain est éclipsé.---Ni la langue fausse du flatteur.---ni du bavard la langue pernicieuse---ne dérangent sa quiétude et son repos:---et il ne (1) mange pas la grandeur avec la sauce---de la honte abattue et déshonorée---que lui cause le voisin rusé :---c'est lui le puissant;---celui que révère---l'humble voisin;---celui dont la plus légère parole---est prise comme un arrêt;---et lui seul est en sécurité contre le Janus, faux ami et le parjure.

Il n'envie pas les brocarts des rois,---et il ne revêt pas, avec soupçon, par contrebande---le drapeau du traître bâtard anglais.---Beaucoup plus douces sont ses lois,---et plus gaillard avec la grossière bure---que ne se montre au monde le grand seigneur de Délos;---il ne vit pas avec le soupçon---que du vain compliment à le courtisan---il ne craint pas du tyran---la barbare rigueur et la fin violente---ni d'un ordre injuste ne dépendent sa vie, son être et son honneur.

Et quoi, si le ciel sacré l'enrichit,---pour tromper les temps plus ennuyeux,---d'une gracieuse et belle com-

(1) Erreur d'impression? como pour come

pagne?---de nouvelle jeunesse son âge fleurit;---l'amour croît avec les enfants chéris, la profonde affection, la foi sincère;---sa vie courte ou longue---est un vert printemps,---il ne craint pas les soupçons,---fruit qui au goût le plus couard est amer---car, en beauté et en sagesse,---lui seul est l'Adonis et le Narcisse.

Après qu'il a poursuivi ses travaux,---depuis, le moment où Apollon contemple son hémisphère---jusqu'à ce qu'il se cache dans la mer d'Espagne,---jouissant du repos désiré,---sans craindre le carcan ni la captivité---il accompagne ses enfants en bas âge,---et de sa chaumière---il gouverne le monde entier,---et avec la pensée---il mesure la fureur violente---de l'hérétique allemand, du persan ou du goth,---jusqu'à ce que le doux sommeil--rende à son lit le maître lui-même.

O, vie solitaire!---celui qui ne te connaît^{ma} ne t'adore pas,---car tu n'es ennemie---que de celui qui pleure toujours pour t'avoir perdue, qui éloigné de toi---chante ta gloire, comme moi, dans l'affliction!

La Camila fut aussi contente que trompée de l'élégance et de la grandeur de style de la chanson, et entourant mon cou de ses divins bras en récompense de la lui avoir récitée, elle me laissa plus glorieux que l'Atlas couronné de la lourde charge des cieux. Et après avoir considéré un peu ses pensées et leur vérité, elle me dit: Ah mon Leonardo! et qu'elle serait heureuse celle qui comme une humble et simple bergère pourrait passer, la vie de la sorte même que tu l'as dépeinte, t'ayant pour compagnon de cette vie! Maintenant je dis que j'envie avec justice la houlette pastorale pour toutes ces raisons, puisque tu l'as louée. Bien plus grand, madame, est le contentement et le réconfort dont on vit dans cette solitude que ce que l'on peut en dire; car bien que, à la dépeindre, s'efforcent la plume la plus fine et le pinceau le plus délicat, il y a entre la description et la vie réelle autant

de différence qu'entre ce qui est vivant et ce qui est peint; mais si j'avais un peu plus de temps, je te la dépeindrais de telle façon que tu t'attachasses encore davantage à elle. Puisque ce ne peut pas être maintenant, dit-elle, par le lieu et la position où nous nous trouvons, je ne te relève pas de cette parole que tu me donnes: exigeant que, ce soir au jardin, tu me chantes quelque chose de la vie pastorale m'en faisant quelque rapport et personnifiant le berger même que tu dois dépeindre. Je le lui promis de la même façon qu'elle me le commanda, car c'était le moins que je pusse faire pour lui plaire. Et enfin, étant au milieu de notre conversation, nous vîmes remuer quelques arbustes du mont où nous étions, et voulant savoir quelle en était la cause, nous levâmes, presque devant les pieds des chevaux, deux loups féroces, qui en nous voyant commencèrent à fuir, et nous à les suivre, quand ma divine Camila, impatiente de ce qu'ils s'éloignaient tant, tira d'un carquois qui lui pendait des épaules, une flèche aiguë, et la mettant dans l'arc, elle l'envoya avec tant de force et d'adresse, qu'elle prit la bête au milieu du chemin, et percée de part en part, à quelques pas de là, celle-ci tomba morte à terre. Et moi, qui avec la fougue de mon cheval, arrivai à atteindre l'autre, lui envoyant deux balles d'un pistolet, je lui fis souffrir le même sort que son compagnon, ce qui nous fit bien du plaisir. Ensuite nous parcourûmes le mont et nous tuâmes diverses espèces de bêtes

féroces, et chargeant de notre chasse les deux chevaux à peine eûmes-nous quitté la montagne que nous rencontrâtes Floriso avec toute la suite, *portant* diverses dépouilles et en nous voyant, nous nous reçûmes avec réjouissances générales de part et d'autre, et avec lui nous retournâmes à la maison où nous attendaient Claridia avec ses trois *jolies* filles, qui souhaitaient de nous voir. Et après avoir passé une partie de la soirée à raconter chacun ses faits et gestes et ses aventures, nous décidâmes de partir le lendemain pour la ville, et alors tous ensemble nous allâmes au verger, et chacun se divertissant où non lui sembla, nous entrâmes, ma Camila et moi, dans un ingénieux labyrinthe de chèvre-feuille et de noisetiers, entrelacés en divers treillages, qui menaient à une fontaine dont la coupe, le bassin et les figures étaient en marbre de Paros. Et nous asseyant sur des sièges de très beau jaspe qui se trouvaient alentour, je commençai à accorder une guitare que j'avais fait apporter, et la mettant entre les blanches mains de ma gracieuse Camila, je la priai de donner commencement à la conversation: et comme elle me dit que je devais ne plus me rappeler la parole que je lui avais donnée à la campagne: Je me la rappelle bien, lui dis-je, mon ange: mais avant que je commence à louer la vie pastorale, je voudrais que vous louiez la vie en général, car celle que moi, en particulier, j'ai et je possède, il est certain qu'elle est à cause de vous seule,

que tout ce que j'espère pour l'avoir. Elle, touchée de mes humbles et courtois arguments, arrêta le mouvement continu des cieux, et celui des plus légères feuilles des arbres verts et frais, et pour l'entendre les eaux cristallines de la fontaine et les petits ruisseaux cessèrent leur murmure continu, et elle se fit entendre et chanta de cette façon:

Il est juste, Leonardo, que celui-là loue la vie, --- qui sait par la mort ce que c'est que la vie; --- car à la fin il donnera une définition complète, --- si par hasard dans une intelligence humaine se rencontre le Jugement.

La vie est un doux zéphyr suave, une gloire entière en mille gloires divisée, --- le désir et l'espérance possédée, de tout bien et de tout mal la porte et la clé.

C'est un chemin court et prolongé, --- une entée de l'âme imperceptible, --- et la vie enfin est ce qui n'est pas la mort.

La vie est une mer tranquille et calme, --- et si la vie doit être de cette sorte, --- il est incontestable que celle que je mène est la mort.

O sort corruptible! --- enfin Camila en vient à admettre --- que le but de la vie est dans la mort!

Divine sentence est celle par laquelle vous finîtes, ma belle Camila, lui dis-je, car en un instant vous me donnâtes la vie glorieuse et la mort, et tout à l'heure je vis la vie dans votre harmonie souveraine et douce, accompagnée en un instant par la mort de la fin de votre divine définition et de votre musique. N'en parlons plus, mon Leonardo, dit-elle, car vous savez bien que vous êtes la cause de ma vie et de ma mort, bien que je considère la mort comme une vie heureuse. Alors lui obéissant

je chantai cette romance, donnant à ma divine Camila des
marques de qui était son Leonardo et louant la vie pas-
torale.

Jolie bergère, plus belle que les cieux, âme de ma
volonté,---vie de ma pensée; puisque je suis digne d'être
à toi,---ou, bien que je n'en sois pas digne,---veut le
ciel que je me nomme l'être le plus heureux du monde;---
puisque tu as élevé mon sort---au-dessus du haut firmament,
---au ciel dont tes yeux---sont le beau soleil et la lune,
écoute un peu, car je chante, dans ces humbles vers,---
celui que tu aimes, et le métier que tu veux que nous chan-
tions. Ce n'est pas l'orgueil que je publie que sa hauteur
est un cèdre arrogant, car qui le connaît sait---qu'il
est superbe en hauteur. Ni en disant qui je suis je ne
prétends perdre ce que je suis mais je veux, si ce n'est
davantage, qu'on ne m'en estime pas moins,---Les champs
du Manzanarès---savent qui sont mes ancêtres,---lui dont
la rive paisible---connaît ma naissance,---Ni les ombres
de ses aunes---ni les branches de ses frênes---ne s'en
souviennent, car alors---me virent des toits dorés---moi,
bien que de la grande noblesse de mes parents je sois
loin,---quiconque me connaît---me dit que je leur ressemble.
Je ne dis pas que ce soit vrai,---mais je puis bien dire,
---si le désir de l'être en est une preuve---que sont no-
bles mes désirs.---Le métier de berger,---belle bergère,
est le mien,---le plus heureux de la terre---et celui qui
le plus ressemble au ciel.---L'année a douze mois,---et
le mois trente jours entiers,---vingt-quatre heures le
jour qu' à ma joie je compte,---Je me lève de bon matin,
---et je salue l'aube riante,---je fais mon salut accom-
pagnant les chardonnerets aux vives couleurs,---Puis
j'appelle ma famille,---qui, ayant vaincu le sommeil,---
sans paresse et sans souci---quitte le lit paisible.---
Quand tous sont levés,---il faut voir le contentement---
qu'^{autour} autour du feu---à entendre frire le jambon,---Et
après avoir réparé---leurs forces avec le déjeuner,---ils
vont à leurs besognes---plus prompts que l'éclair,---Les
uns posent --- avec prestesse---à la charrue le fer re-
courbé---les autres mettent sous le joug le boeuf pares-
seux avec son compagnon.---Ils vont aux champs à leurs
travaux---payer le lourd tribut---que Dieu imposa pour
leurs fautes---à nos premiers parents,---Et après avoir
parcouru les champs et les collines,---ils ramènent les
bestiaux à la maison---avec leurs chiens vigilants,---Le
laboureur donne à ses boeufs---d'une main généreuse le
foin, car même chez les animaux---la récompense suit le
travail,---mais le berger laborieux---prend le tendre a-
gneau---et à sa mère le donne---qui bêle pour l'allaiter.
Et à la chèvre qui réclame son petit nouveau-né,---il
apporte le chevreau qui dans la maison resta parce qu'il

était si faible.---voilà tout leur souci;---après, libres de tous soins ils font cercle à la table, plus heureux que les rois.---Pour vaincre la faim,---qui est l'ennemi le plus vigoureux,---ils ne manquent pas de doux vivres---sans envier les sceptres. La première place est occupée par le beurre savoureux qu'on mange, au lieu de sucre,---avec le rayon de miel tout frais,---Et quand de sa douceur---ils sont bien satisfaits,---ils ont comme ils le désirent,---le tendre et gras mouton.---D'entre les meilleurs du troupeau---on choisit un chevreau gras,---et sans considérer la dépense,---on le mange à son temps. Quand vient la Saint-Martin,---des cochons les mieux engraisés---les rillons craquètent---et l'échine exhale son fumet.---Alors il y a les truies,---car Janvier les donne nombreuses, qui font un plat avec l'ail---et des miracles avec leur *peau*.---Et si pour éteindre leur soif les ruisseaux ne suffisent pas,---chez le maître berger---ne leur manque pas le vieux vin---voilà la vie que je passe, ---madame, et celle que te t'offre---pour victime et pour prémices de notre doux hymen.---Les soies et les brocards---que je dois suspendre dans ton temple---sont des humbles volontés soumises---et des pensées amoureuses.---Les ambres et les storax---et l'encens le plus sabéen;---la constance à t'adorer,---ce qui est l'encens*dois orner tes doigts,---ne seront pas des diamants durs,---mais des cœurs tendres.---Cependant si tu voulais l'hommage---d'autres trésors de prix,---il peut tout te consacrer celui qui de tout te fait maîtresse.---Les abords de Madrid---et les plaines de Tolède---savent qu'ils sont tous à toi,---parce que moi-même je suis à toi---Les navires qui des Indes---apportent les trésors immenses,---tout est à toi parce que tout est à moi si par hasard je veux le désirer. Et si tu veux que je t'offre---les rapides oiseaux du vent,---la tourterelle et la colombe viendront voir ce que je leur veux---Et bien que je te semble riche---ce que j'ai est bien davantage,---car je t'ai dans mon âme---et je t'estime à ta valeur,---Et puisque je méritai de t'avoir---par amour chaste et honnête,---tous les autres trésors---dès aujourd'hui je les déteste.---Seulement à ton doux joug---je soumetts mon cou hautain,---devant tes charmes je me prosterne---et je vénère ta beauté.

** le plus précieux --- les perles et les anneaux dont je*

Je ne saurais t'exprimer, ami Montano, le contentement avec lequel ma belle Camila écouta le "romance." Elle mêla les soupirs de son âme avec les derniers accents de mes vers. Et elle me dit: Ce n'est pas en vain, cher Leonardo que je suis fière de la faveur que le Ciel me fait grâce à toi; car tu dis ce que tu ressens, et tu le

dis si bien, que les pierres des murs thébains s'enfuiraient d'Orphée pour t'entendre et ta divine mélodie les attirerait avec plus d'avantages. Et si contre l'ombre d'Eurydice, la mienne était dans les eaux stygiennes, quand même les furies infernales auraient une cruauté redoublée, elles s'arrêteraient dans leurs châtiments accoutumés, et elles cesseraient de tourmenter les âmes malheureuses des damnés: Que ton esprit supplée à ce qui me fait défaut, lui dis-je, car tout ce que je peux faire et dire en ton service me semble peu de chose par rapport à tout ce que je te dois. Avec ces propos et d'autres, semblables que nous proferâmes et échangeâmes sur les événements de notre vie passée, elle ne laissant pas de s'informer des moindres circonstances de ma vie solitaire, l'heure vint de nous retirer, et j'arrangeai avec les nobles Floriso et Claridia et leurs belles et divines filles, de retourner le lendemain à la Ville: Et au moment même où les cheveux dorés du radieux Apollon commencèrent à illuminer la nouvelle journée nous le fîmes. Et avant qu'il fût son passage au méridien, nous arrivâmes à la ville, ce qui causa beaucoup de plaisir et de contentement à mes vassaux et à mes soldats. Et enfin, dès ce jour je passai la vie la plus agréable et la plus douce qu'on puisse imaginer, recevant à tout moment mille souveraines faveurs de ma Camila. Et comme à tous deux il nous paraissait juste d'achever de récompenser nos

volontés et nos espérances par la douce possession du fruit de notre pur amour, un jour, ayant invité Floriso et Claridia avec leurs belles et divines filles à dîner dans mon palais, au dessert je déclarai aux parents l'extrême amour que

j'avais toujours ressenti pour leur adorable fille, l'ardeur avec laquelle je voulus lui montrer la pureté de mes désirs, déclarés et manifestés en mes justes prétentions, et enfin, qu'en récompense de tout ceci, je m'étais décidé à les prier de me faire la souveraine faveur et grâce de me donner comme compagne et maîtresse de mon coeur, celle qui l'avait toujours été; leur promettant que dans l'ardeur où ils reconnaîtraient combien j'estimais me voir placé à un degré si exalté de grandeur, ils verraient combien j'aimais leur divine fille. Eux qui ne désiraient pas autre chose, leurs vénérables figures baignées de douces larmes, m'embrassèrent et me recurent aussitôt comme leur cher beau-fils. Et le prêtre ayant été appelé, le domaine plein de mille réjouissances, en présence de tous les gens distingués de la ville, nous nous fiançâmes, remettant les épousailles à la Saint-Jean que je considérai toujours comme un jour heureux et propice à toutes mes entreprises. Jusqu'à ce jour, qui était proche, je différâi d'amener à mon palais ma douce épouse, pour satisfaire complètement ses honnêtes et nobles désirs. Ce qu'étaient nos sentiments à tous deux, tu peux bien te le figurer, et ainsi je veux le laisser à ta discrète pensée. Mais ce que ressentaient mes vassaux est inexplicable; il y avait

des fêtes publiques, des félicitations réciproques comme si cette heureuse fortune était celle de chacun en particulier. On eût dit qu'alors la belle Flora para une seconde fois les champs, et que les poissons sautaient de joie dans le majestueux Minho. Les oiseaux par des chansons nouvelles et inusitées, annonçaient mon bonheur; les belles planètes, les beaux signes et les brillantes étoiles, reluisaient avec une nouvelles force, vivacité et splendeur. Telle est, ami Montano, jus qu'ici l'histoire de ma vie; ce qui suit, je l'abrègerai en deux mots, pour ne pas achever le peu de vie qui me reste, car bien que je ^{ne} la déteste, je fuis la mort comme l'hydrophobe fuit les sources qu'il désire, et peut-être est-ce pour passer une vie plus longue et plus pénible. Je dis donc qu'il y aura six jours, ce qui fait quatorze avant la Saint-Jean, il m'arriva une lettre du Roi notre seigneur, dans laquelle il me commanda que sans faute deux jours avant la Saint-Jean je sois à sa cour, pour affaires touchant son royal service. Tu vois ici, ami Montano, mon ciel obscurci, coupées les ailes de mon espérance, le chemin barré à mon repos et à mon calme. Il me fallut presser mon voyage, emportant un corps sans 'âme, pour servir mon roi, et il fallut laisser mon épouse, mon ciel, mon espérance, mon repos et ma quiétude, seule, ensevelie dans d'amers sanglots et des malheurs, veuve avant d'être mariée. Elle me ^{recommanda,} me quand je lui fis mes adieux avec force larmes et soupirs, pour qu'elle ne crût pas mon amour feint en

la chérissant, que l'absence ne contribuât pas à la faire oublier, ni que je me montrasse homme en la détestant, que bien qu'elle fût ferme, elle me promettait d'être, à m'adorer, la fermeté même. Et à ce propos je veux te dire quelques dizaines, que je fis avant mon départ prouvant comme il était impossible de l'oublier, et d'autre part ce qu'elle me promettait, toute femme qu'elle était. Et cela *non-obstant* que je comptais sur elle pour avoir une grande fermeté, et être comme elle l'était, mon épouse adorée:

Si mon absence te cause du chagrin, n'aie pas de crainte de changement,---car ma foi te donne espérance--- et ton amour me donne patience---mais si par juste sentence---tant de maux me sont arrivés,---il faut que je pleure ce que j'ai été,---et ainsi il est nécessaire que j'aie présente---la gloire du bien perdu.

Si je ne savais aimer---je ne craindrais jamais l'absence---parce que si je ne savais aimer,---je n'aurais rien à craindre;---si assent je dois souffrir---on peut bien m'enterrer,---car la mémoire d'aimer---ne donne pas lieu à vivre, et ainsi on est plus certain de mourir---que d'oublier.

Que celui qui ne connaît pas l'amour,---ne juge pas de mon droit;---qu'il mette la main sur son coeur celui qui connaît cette douleur; avoir soupçon et crainte---c'est de l'amour, l'accident---qui se trouve ordinairement---chez l'amant le plus fidèle;---plus malheureux que celui---qui est jaloux ou absent.

Blâmer mon absence n'est pas juste,---car où il y a tant de raison,---ne perdant pas l'affection,---on doit retarder la joie,---et si tu dis que c'est injuste,---puisque de toi je ne dois pas me souvenir, il n'y a pas de raison de me blâmer,---car si je m'absente de toi,---tu sais, que je t'emporte en moi,---et je ne puis pas m'oublier moi-même.

Je ne nierai pas que je t'adore,---et si tu veux je le nie, et ici tu verras si je suis aveugle, car j'avoue ce que j'ignore;---je garde le respect, à ton amour---et puis qu'il faut partir---aller où sans toi il est impossible de vivre---mon amour est comme la bougie---qui jette sa plus vive clarté quand elle va mourir.

Quelques amants disent---que l'oubli naît de l'absence
---et je dis que c'est des ignorants qu'est né l'oubli,---
car être ou ne pas être fidèle---consiste seulement dans
la raison;---car l'absence n'est pas une occasion---de
vaincre la volonté---et ainsi où il y a sottise---il n'y
jamais une ferme affection.

Si l'on te dit de moi,---madame, que je ne t'aie pas
aimée---si tu doutes de ma foi, je prie Dieu qu'il n'en
soit pas ainsi, je te supplie seulement ici---que tu te
rappelles qui tu es, que tu m'aimes si tu m'aimes à
présent,---bien que je tiens pour folie---de demander que
pendant l'absence---les femmes aient de la *constance*.

J'avoue qu'il y en a---qui sont douces, faciles, af-
fables, et d'autres fortes et invincibles,---plus que le
mont de Sion;---mais à la vérité, quelle femme y a-t-il qui
dans un mois,---par plaisir ou par intérêt,---ou par choses
plus importantes,---n'oublie^{ce} qui fut avant---pour ce qui
vint après?

Comme témoin je cite le temps, et en lui, Camila, tu
verras,---que si tu es absente de moi,---mon cœur te
porte avec lui;---que les cieux me punissent---si en ce *que*
je dis je ne frappe pas juste,---car je puis te jurer
sûrement---et ceci seul suffit à te préparer---que dans les
yeux je vis---et en ton absence je m'éloigé mort.

Car quand tu considères---que tu es femme et moi
absent;---toi discrète, moi imprudent---moi qui je suis et
toi qui tu es,---si par fortune tu me vois---d'ici à un
mois ou d'ici à un an---tu te verras clairement détrompée
---et tu me diras que je réussis,---moi à garder amour et
foi,---et toi à reconnaître ta méprise.

Inutile de dire qu'ils ne le sauront pas---à moins
qu'ils ne soient présents,---car quand tous le taieraient
mes yeux te le diront,---car en eux on verra---les plaintes
de ta raison, mon changement ou ton affection,---car si tu
le considères bien, les yeux sont les vitres---de l'âme et
du cœur.

Si ton amour est nul---je me range à ton bon plaisir,
car jamais homme sage,---n'a été amant importun;---mais si
quelqu'un te disait---de ne pas avoir confiance---voyant
absent ton espoir, ne le crois pas, c'est erreur,---car
toujours un nouvel amour---demande un nouveau changement.

Achever d'écrire ces tristes et derniers vers, et me
mettre en route, n'en firent qu'un, car, comme les ordres
des rois sont suprêmes, et les obligations de l'honneur au-

dessus de celles de la vie j'abandonne le souci de vivre et de ma propre volonté, je suis celui de l'amère, triste et désastreuse mort. Ici je cessai de raconter à mon noble ami Montano mon histoire dont j'accompagnai la dernière et ultime fin de mille soupirs, sanglots et larmes que la source du coeur versait comme des ruisseaux. Il se consola de son mieux, me promettant comme un ami fidèle, de consacrer tout son temps à mon amitié et au service de la noble Camila, sans la négliger un instant, car sa propriété du Minho n'était qu'à cinq ou six lieues ^{de distance.} Et enfin, ce même jour je partis et j'arrivai à l'ancienne ville de la Corogne, honneur de la noble et loyale Galice, où je vis ses murs forts, ses grosses pièces d'artillerie, les forts de Saint Antoine et de Sainte Marthe et toutes les autres choses qu'il y a à voir, et qui sont nombreuses. Et ayant fait visite au Gouverneur et aux principaux de la ville, qui étaient mes parents, je pris congé de mon fidèle et noble ami Montano. Et peu s'en fallut qu'en cet adieu le coeur ne me manquât en lui confiant les gages de mon coeur: de quoi il promit de se charger après avoir achevé les affaires pour lesquelles il était venu à la Corogne. En quel état demeurèrent la belle Camila et ses vénérables parents, toi, ami Rojas, puisque tu es discret, tu pourras l'imaginer et ainsi je trouve indiscret de m'étendre là-dessus. Ensuite je me mis en route et sortant des murs de la Corogne, contemplant sa solitude, je commençai à dire:

A Dieu, murs herculéens qui menacez les cieux de votre

superbe hauteur---A Dieu, terre heureuse, sépulcre,---de mes contentements, gloires et réconforts.

A Dieu, arbres verts qui ombragez mille glaces---mille seins blancs plus blancs que la neige pure,---en qui la beauté a---autant de place qu'il y a en moi de craintes.

A Dieu, douces sources paisibles;---à Dieu, mer, car aujourd'hui celle de mes yeux. l'emporte sur vous,---Dieu soit avec vous et avec moi aussi.

Aujourd'hui, je meurs, aujourd'hui mes peines, sont insupportables, aujourd'hui je m'en vais et je reste, et mes ennuis---trouvent en mon exil l'abîme même.

J'achevai de dire ceci, et puis par la poste je me rendis à la Cour; où, à mon arrivée, sa majesté me commanda de lever cette compagnie que j'ai maintenant en Bretagne, et je venais à peine de partir avec cette commission et d'arborer ma bannière que tout à coup je reçus une lettre de mon cher et fidèle ami Montano, qui m'annonçait que ma Camila était malade.

En disant ceci, le malheureux Leonardo resta sans connaissance, à tel point que pendant plus de deux heures je le crus mort. Revenu à lui-même il se mit à verser un ruisseau de larmes qui m'émurent tellement qu'au lieu de le consoler dans sa peine, je l'aidai à pleurer son malheur, par lequel il donna fin à son amoureuse histoire. Et en ^{moins de} huit jours mon capitaine, qui s'appelait Rostubaldo, acheva sa misérable vie. Arrivant un soir au champ de la vérité à la recherche de l'ennemi, nous le trouvâmes retranché derrière plusieurs forts, où le malencontreux Rostubaldo, qui était un vaillant capitaine, ^{vint} avec cinquante arquebusiers, reconnaitre l'endroit et enlever deux

tranchées à l'ennemi et au moment où il se retirait il reçut un coup de mousquet. De cette mort tout le camp ne ressentit pas peu de regrets, car il était très aimé de tous les soldats. Et cette nuit même qui était un dimanche, un de ses caporaux d'escouade l'enleva, sur son épaule ^{de} ^{ce} où il était tombé, et on lui fit dans un ermitage un triste enterrement. A cause de cette mort, sa majesté confia au capitaine Leonardo des forces importantes et un des principaux gouvernements du royaume de Bretagne, où il sert maintenant, avec les soucis causés, comme de raison, par sa belle Camila, avec qui il se mariera, je crois, au printemps prochain, quand il ira sans faute chercher sa chère épouse et ainsi s'accompliront les désirs de ces deux illustres amoureux, qui dans leur façon de les avoir, enseignent aux princes à restreindre les leurs et à respecter la bienséance envers les nobles demoiselles, enchaînant leurs appétits, les mesurant à l'honneur et à la raison. Ce qui se passera plus tard dans le cours de la vie de ces deux miroirs de l'honneur et de l'amour se chantera en de nouveaux livres dans lesquels on continuera cette douce, *admirable* et agréable histoire.

BIBLIOGRAPHIE

Agustin de Rojas Villandrado, "El viage entretenido," reproduction de la première édition de 1603-'04, volume IV de "Los orígenes de la novela," por Menéndez y Pelayo, Madrid, 1915.

Manuel Cañete, Estudio Critico en "El viage entretenido," Madrid, 1901.

J. Fitzmaurice-Kelly, "Historia de la literatura española," traduite par Adolfo Bonilla y San Martin. Madrid, 1901.

H. Butler Clark, "Spanish Literature," London, 1893.

Geo. Ticknor, "History of Spanish Literature," New York, 1854.

Jules Marsan, "La Pastorale Dramatique en France a la fin du XVI^e et au Commencement du XVII^e Siècle," Paris, 1905.

H. A. Rennert, "Spanish Pastoral Romances," Philadelphia, 1912.